

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:      Pagination multiple.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# LE MONDE ILLUSTRÉ

## ABONNEMENTS :

Un an, \$3.00 - - - - Six mois, \$1.50  
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance  
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

6ÈME ANNÉE, No 283 — SAMEDI, 5 OCTOBRE 1889

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIÉTAIRES.  
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTRÉAL.

## ANNONCES :

La ligne, par insertion - - - - - 10 cents  
Insertions subséquentes - - - - - 5 cents  
Tarif spécial pour annonces à long terme



SIX DES VICTIMES DÉPOSÉES SUR UNE TABLE A LA STATION DE POLICE RIVERAINE  
Photographie Livernois



VUE DE L'ENDROIT OU A ETÉ TROUVÉ M. KEMP, VIVANT, APRÈS AVOIR DEMEURÉ 106 HEURES SOUS LES RUINES  
Photographie J. Beaudry — Gravures par Armstrong  
LA CATASTROPHE DE QUÉBEC

# LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 28 SEPTEMBRE 1889

### SOMMAIRE

TEXTE : Entre-nous, par Léon Ledieu. — "Les loisirs d'un homme du peuple." — Cueillettes et glanures, par Jules Saint-Elme. — Notes historiques. — La pêche (avec gravures). — Expériences capitales (avec gravures), par E. Chauvette. — Poésie : La source, par Théophile Gautier. — Au clair de la lune, par Chs-M. Ducharme. — Franklin à Montréal : Voyages des commissaires américains en 1776 et résultat de leur mission, par E.-Z. Massicotte. — La catastrophe de Québec. — Variétés. — Récréations de la famille. — Feuilleton : Les Mystères de Panama.

GRAVURES : La catastrophe de Québec : Six des victimes déposées sur une table à la station de police riveraine ; Vue de l'endroit où a été trouvé Kemp, vivant, après avoir demeuré 109 heures sous les ruines ; Vues de l'ébouli et de la fissure (la rue Champlain prise de l'ouest) ; Funérailles des victimes : le défilé sortant de la porte Saint-Louis. — Portrait de Benjamin Franklin. Gravure du feuilleton.

## Primes Mensuelles du "Monde Illustré"

|                  |   |   |   |       |
|------------------|---|---|---|-------|
| 1re Prime        | - | - | - | \$50  |
| 2me "            | - | - | - | 25    |
| 3me "            | - | - | - | 15    |
| 4me "            | - | - | - | 10    |
| 5me "            | - | - | - | 5     |
| 6me "            | - | - | - | 4     |
| 7me "            | - | - | - | 3     |
| 8me "            | - | - | - | 2     |
| 86 Primes, à \$1 | - | - | - | 86    |
| 94 Primes        | - | - | - | \$200 |

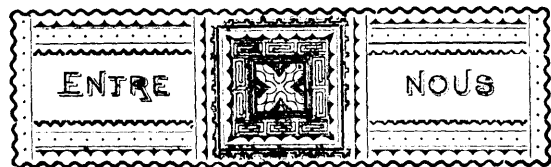
Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

### NOS PRIMES

#### SOIXANTE-SEIZIÈME TIRAGE

Le soixante-seizième tirage des primes mensuelles du MONDE ILLUSTRÉ (numéros datés du mois de Septembre), aura lieu SAMEDI, le 5 OCTOBRE, à 8 heures du soir, dans la salle de l'UNION SAINT-JOSEPH, coin des rues Sainte-Catherine et Sainte-Elizabeth.

Le public est instamment invité à y assister. Entrée libre.



\* \* Vous avez lu tant d'articles sur les affaires de France, que vous avez peut-être l'intention de savoir ce que j'en pense, et je ne sais pas pourquoi je vous cacherais ma façon de penser ; ce n'est pas, du reste, mon habitude, et il se peut que je jette un peu de lumière sur certains points qui ne vous paraissent pas très clairs.

On a eu des élections générales, en France, parce que la loi l'ordonnait, mais il est arrivé que, par extraordinaire, tout le monde a trouvé bon qu'il en fut ainsi, afin de savoir à quoi s'en tenir sur l'opinion des Français à propos de la forme de gouvernement qu'ils se sont donné depuis dix-huit ans passés.

Beaucoup d'amis du gouvernement même disaient que la Chambre des députés était mal composée et qu'il fallait en renouveler le personnel. Bref, on voulait du changement.

La Chambre des députés, en France, ressemble

beaucoup aux Assemblées législatives de n'importe quel pays. On y parle énormément et l'on y produit peu : s'il en était autrement, ce ne serait pas la peine d'avoir un parlement.

"La Chambre des députés, vois-tu, Simoune, écrivait Becquillon à sa payse, il y a quelques vingt ans, c'est comme qui dirait une grande chambre dans laquelle on mettrait des chiens, des chats, des rats, des souris, etc., etc., autour d'une grande gamelle pleine, en leur disant : Voilà votre pâtée, tâchez de bien manger et de ne pas vous battre. Tu comprends, Simoune, qu'aussitôt la porte fermée les chiens sauteraient sur les chats, les chats sur les rats, et que la pâtée sera bientôt renversée."

Les choses n'ont guère changé, sauf que les chats, les rats, les souris, etc., se sont ligüés dernièrement contre les chiens—façon très irrévérencieuse de parler des partis politiques, mais je suis l'idée de Becquillon—afin de se débarrasser des plus forts, quitte à se battre ensuite entre eux.

On avait jusque, il y a deux ans, des partis assez nettement définis, bonapartistes, royalistes et communards, tous ennemis jurés de la République ; mais un général ambitieux en a inventé un autre, qui a pris pour étiquette le nom de son chef, et c'est ainsi que les boulangistes sont venus grossir le nombre des assiégeants.

Beaucoup de Canadiens, et cela a lieu d'étonner l'observateur impartial, ont un faible pour Boulanger. Le pantalon rouge, l'épée, le chapeau à plumes blanches, produisent encore leur effet à distance ; et puis, il est venu au Canada, il a prononcé des discours, donné des poignées de mains, fait notre éloge, il n'en faut sans doute pas plus pour tourner les têtes. Plusieurs de mes amis m'en parlent assez souvent comme d'un patriote convaincu, un ardent partisan de la revanche, un génie militaire hors ligne, mais il faut avouer que les raisons qu'ils donnent à l'appui de leurs dires sont assez faibles.

D'autres le regardent comme un vulgaire chena-pan.

La vérité est que Boulanger n'existe pas comme chef de parti, mais qu'il a servi momentanément à grouper les mécontents.

Comme militaire, il ne viendra certainement jamais à l'idée de personne de le comparer aux généraux de Miribel, Saussier, de Galifet, Negrier et tant d'autres qui sont de beaucoup au dessus de lui, et il est certain que l'armée n'a aucune confiance en lui.

Comme homme politique, il ne représente absolument rien, et il est facile de s'en rendre compte, en supposant qu'il ait pu réussir à accaparer le pouvoir. Que serait-il arrivé ?

—Donnez-nous le comte de Paris ! auraient dit les royalistes.—Nous voulons Victor ! non, Jérôme ! se seraient écriés les bonapartistes qui ne s'entendent même pas entre eux.—La guillotine pour les bourgeois, auraient hurlé Rochefort et Louise Michel.

C'était la guerre civile, la honte ; la guerre mal organisée contre l'Allemagne, l'infamie !

Dieu merci ! on en est sorti par la porte du bon sens et de l'ordre. Toute la coalition est battue, et la France, l'Europe et le monde entier respirent.

Cela veut-il dire que le gouvernement français soit impeccable, non, mais à coup sûr les électeurs ont trouvé la meilleure solution possible du problème qui leur était posé, et il ne nous reste plus qu'à souhaiter à notre mère-patrie beaucoup de bonheur et de sagesse.

Elle a déjà fait ses preuves.

\* \* Notre bonne ville de Montréal, exempte des soucis des luttes politiques, a à se défendre en ce moment des ravages que cause la fièvre en certains quartiers et il faut avouer que les tentatives faites en ce sens n'ont pas eu grand succès jusqu'à présent.

En Russie, ce n'est pas aux médecins que l'on s'adresse, en pareil cas, mais bien aux généraux.

Il y a une douzaine d'années, l'empereur fit demander son ministre, le général Louis Melikoff, qui vient de mourir, et après lui avoir annoncé qu'une épidémie faisait de grands ravages dans deux villages du sud de l'empire, lui donna l'ordre

de prendre les mesures nécessaires pour la faire cesser.

Il avait des pouvoirs illimités.

Melikoff se rendit aussitôt chez le ministre des finances, lui exposa le motif de sa visite, et termina en lui demandant un crédit de quarante millions de piastres. La somme était énorme, mais il fallut s'exécuter, les ordres de l'empereur ne pouvant pas être discutés.

Le général se rendit à l'endroit désigné, observa la position des villages et télégraphia pour se faire expédier au plus vite vingt pompes à incendie. Aussitôt arrivés, il les fit charger de pétrole, arrosa les deux villages entourés d'un cordon de soldat fusil au poing, et défendit de laisser sortir qui que ce fut.

Les ordres furent exécutés, on mit le feu, tout brûla, hommes, femmes, enfants, animaux, maisons, et les deux villages disparurent de la carte de l'empire.

Melikoff revint à Saint-Petersbourg, annonça à l'empereur que l'épidémie avait disparu, et alla voir ensuite le ministre des finances pour lui dire qu'il n'avait dépensé que cinquante piastres pour acheter du pétrole. Quand au reste des quarante millions, il pourrait l'appliquer à d'autres besoins.

Le moyen est expéditif, mais il est si... russe, que je ne le recommande pas au gouvernement civique de Montréal.

\* \* Nos voisins ne semblent pas animés de sentiments trop tendres à notre égard, et ils perdent rarement l'occasion de nous envoyer quelques pointes.

Un des rédacteurs du *New York Herald* vient de publier, sur notre milice, un article qui a lieu de nous faire réfléchir, s'il est fondé, en ce moment où le cap Diamant s'effondre et s'écroule sur la tête des gens qu'il est destiné à protéger.

Il paraîtrait—d'après le journal américain toujours—que l'armement et l'équipement de nos militaires laisse beaucoup à désirer.

Voici quelques-uns des renseignements qu'il aurait obtenus de nos propres officiers.

—Les armes et les habillements de mon district sont, à peu d'exceptions près, déchirés et hors de service.

—La plupart de mes hommes, dit un autre, ne connaissent pas l'exercice du tir. Quand à nos armes, elles sont pour la plupart hors de service et même dangereuses pour les tireurs.

—Quatre-vingt pour cent de mes hommes n'avaient jamais tiré avant le concours, et il est évident qu'ils n'ont fait que très peu d'exercices de tir.

—Sur soixante cartouches, trente sont mauvaises.

—Certains sabres sont tellement rouillés qu'il est impossible de s'en servir et de les nettoyer.

Je pourrais multiplier les réflexions faites —paraîtrait-il, toujours,—par nos officiers, mais comme j'aime mieux ne pas y croire, je m'en tiens là. Je ne voulais que vous donner une idée de l'article.

Il en est de même de la réflexion qu'un militaire, un moderne, me faisait hier :

—Pourquoi, disait-il, garder cette citadelle de Québec, à quoi pourrait-elles servir, en cas de guerre, avec les canons que l'on a maintenant ? Et puis, qui pensera jamais à prendre Québec ? On le tournera si on est pressé, et si on a le temps on bombardera facilement la ville.

—Allez-y, lui dis-je, vous me semblez de bonne humeur.

—Evidemment. Que nous rappelle-t-elle cette citadelle ? Absolument rien. On l'a commencée en 1823, on l'a terminée en 1832, elle a coûté trente millions de piastres, et tout cela pourquoi ?

—Dame ! pour... .

—Pour rien, vous n'en savez rien. On aurait mieux fait d'y tracer un joli parc, la vue y serait plus belle que de la terrasse. On pourrait se promener sous les arbres etc., tout le monde serait content. Est-ce que Montréal s'est amusé à bâtir une citadelle sur la montagne. Jamais de la vie !

Comme il avait l'air de vouloir continuer, j'ai prétexté un violent mal de dent, et je me suis esquivé.

\* \* Cette date de 1823 me rappelle un éboule-

ment  
vient  
de vi  
Le  
près  
par u  
aque  
glaise  
cessio  
de la  
d'Hay  
sur s  
rivier  
arbre  
son pe  
viron  
pace  
six ar  
de vi  
ces de  
clair,  
une oc  
qu'à p  
moins  
Un  
terrain  
les ser  
On l'a  
retiré  
\* \*  
pays d  
Il y  
des me  
s'occu  
Un  
diplôm  
a dem  
la prof  
étonne  
—N  
une fa  
—C  
mettre  
—S  
diplôm  
—N  
mentai  
la méd  
—C  
donné  
amens,  
cevoir  
me l'av  
—T  
exact,  
qu'un  
mander  
l'exam  
Si ce  
vraime  
LES L  
Sous  
chette,  
écrit le  
cembre  
collabo  
Les L  
lume for  
et publié  
C'est u  
sujets.  
Il y a  
science,  
sociales.  
Voilà  
pour un  
pourrait  
ceux qui  
monde.  
Sou pe  
sies et bi  
sérieux q



NOTRE ODYSSEE

A une amie !

RÉCIT FANTAISISTE D'UNE AVENTURE VRAIE

IV.—(Suite et fin)

Quand nous fûmes descendus dans l'île, cette deuxième partie de notre promenade fut pleine d'agréments, malgré le vent qui s'élevait de plus en plus. Te le rappelles-tu ce beau bout de chemin que nous avions fait ensemble ? Nous méprisions l'orage qui grondait sur nos têtes pour aimer l'arc-en-ciel qui riait dans nos cœurs ! Le cher souvenir de *cet affreux temps là*, avec quel soin je le cultive !

Te rappelles-tu notre marche sur la voie ferrée, quels touristes nous faisions sous un vent violent et un ciel d'encre ? As-tu gardé mémoire de la visite que nous fîmes aux travaux du pont neuf, particulièrement de cette malencontreuse levée, par-dessus laquelle il nous fallut passer, et dont les mottes de terre fraîchement déposées—que d'audace !—voulurent disputer l'espace à ton pied, encore trop petit, dans ton mignon petit soulier ? Notre attente au quai du bateau traversier, t'en souviens-tu ? bon quart-d'heure que nous passâmes là, stationnaires, ne l'as-tu pas oublié ? Malgré ton refus de l'avouer d'abord, esquisse délicatesse ! je sentis bien que la perspective du retour te remplissait d'émotion, par un léger tressaillement qui, de temps en temps, agitait tout ton être et qui, électrique étincelle d'affectueuse sympathie, se communiquait au mien ! Un peu plus tard, dans le cours de notre promenade, tu m'as, il est vrai, confessé tes angoisses, mais lorsque je les avais devinées toutes. Tu ajoutais : "Je n'en voulais rien en dire de peur de vous importuner." Admirable discrétion que la tienne ! Pour rien au monde, tu sais, je n'aurais voulu te voir souffrir sans qu'il me fût donné de partager ta douleur, de tout tenter pour t'en alléger le fardeau !

Il arriva que nous n'embarquâmes point pour ce retour : car la pluie vint se joindre au vent pour nous en empêcher.

Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée là ?

V

Las de nous braver en vain, l'orage que nous bravions de gaieté de cœur dans notre course aventureuse, éclata à la fin. Le vent soufflait toujours bien fort : la pluie se laissa gagner et vint à sa rescousse. Elle commença fine et légère et nous osâmes l'affronter un instant. Heureusement, un toit s'offrit à nous pour nous abriter. Nous y entrâmes au moment où pouragan grandissait ; la pluie tombait plus serrée et le vent soufflait toujours.

Le lac se couvrait d'une épaisse couche d'écume vomie par les flots courroucés ; il ressemblait à une petite mer en furie. La pluie, à présent, coulait comme un torrent. . . . Ce ne fut pas long. Elle ralentit son ardeur : ce n'était que pour prendre des forces nouvelles, nous y fûmes trompés. Il fallait à vous entendre, tes compagnes et toi, profiter de ce relais, reprendre l'embarcation et repasser le lac : je m'y opposai, t'en souviens-tu ? Vous insistiez : mon compagnon se laissa gagner, je dus céder. Le vent soufflait toujours et, réellement, ce n'était pas sans crainte que j'allais de nouveau confier notre sort aux vagues agitées. Mais vous étiez si déterminées : je fis contre mauvaise fortune bon cœur et déposai toute timidité. Le ciel vint en aide à mon pressentiment : déjà montés dans la chaloupe, nous quittions le bord. . . . Te souviens-tu de ce beau coup d'orage qui vous força à regagner bien vite l'abri protecteur que nous venions de quitter : et encore vous y arriviez tout trempés, hélas ! la pluie vous avait prévenus.

Vous, car pour moi je restai gardien de mon vaisseau, et lorsque je vous eu vus en sûreté contre la tempête, je repassai seul, sous la pluie et le vent, la nappe d'eau, si grosse d'émotions ce jour-là, qui nous séparait de notre "chez nous." J'étais heu-

reux quand je touchai la rive : je n'avais plus qu'une anxiété, celle de vous revoir en bonnes conditions. Une heure après nous étions, en effet, rassemblés au foyer de la famille : les chars et une voiture vous avaient donné raison du mauvais temps. Nous nous trouvâmes bientôt à l'aise et bien heureux du dénouement favorable de notre périlleuse expédition. Nous promîmes bien qu'aucun de nous n'en ferait de maladie et que tous en garderaient au contraire le plus vif souvenir !

Tu voulais bien me dire que toi aussi, avec celle de tes compagnes qui se trouvait être ma sœur, tu avais été bien inquiète de mon sort en me voyant voguer seul sur l'onde orageuse, sois-en remerciée !

Que nous soyions revenus tous ainsi sans encombre, après d'aussi réels dangers, de si fortes émotions, cela a pu paraître extraordinaire ; mais aussi personne n'a su combien de fois j'ai collé sur mon cœur ce béni talisman que je porte toujours avec moi, mon cher petit crucifix ; personne n'a su pourquoi j'allais faire, le surlendemain, un chemin de la croix tout spécial aux saintes et secourables âmes du Purgatoire ! Je te le dis à toi, car je sais bien que tes prières du cœur et celles de tes compagnes, que tes vœux et les leurs ont contribué fort, de leur part, au succès du voyage. Béni soit Dieu qui les a exaucés !

Pour moi, je n'oublierai jamais cette après-midi si mémorable du 14 août, avec ses émotions diverses. . . . Et toi ? . . . Dis-moi, t'en souvient-il encore, ma mie, de cette équipée-là ? . . .

*Le saint-Esprit*

NOTES HISTORIQUES

Le 6 juillet 1888, l'hon. M. ROYAL prête serment comme lieutenant-gouverneur du Nord-Ouest.

Le village SAINT-JEAN-BAPTISTE demande à être érigé en ville durant la session de 1884 du Parlement Provincial. Cette demande lui est accordée.

La MINERVE, publiée depuis neuf ans par une compagnie, devient la propriété de M. Trefflé Berthiaume en septembre 1889.

L'hon. HECTOR FABRE est né à Montréal le 9 août 1834. Il est fils de M. Raymond Fabre, ancien maire de Montréal.

Le Rév. M. CARMICHAEL, de l'église St-Georges, est le fils d'un avocat irlandais. Il reçut ses premiers ordres des mains de l'évêque Cronyn, d'Huron. Il commença ses travaux évangéliques à Clinton, comté Huron ; il y demeura neuf ans. Grâce à ses efforts, trois églises furent construites à Clinton. En 1868, il fut appelé à l'église Saint-Georges de Montréal. Ce ministre est également aimé par les Irlandais catholiques que par les protestants ; en voici une preuve. Lors de son départ pour Hamilton, où il occupa une charge pendant quelque temps, les Irlandais catholiques lui présentèrent une adresse pour le féliciter et le remercier des efforts qu'il avait faits pour entretenir la bonne harmonie entre catholiques et protestants. Entre autres, l'adresse portait les signatures suivantes : M. Coyle, président de la Société Saint-Patrice ; M. Wilson, président de la société nationale Saint-Patrice ; hon. Thomas Ryan, B. Devlin, député, E. Murphy, M.-P. Ryan, W.-H. Hingston, Owen McGarvey, etc. M. Carmichael fut chapelain de l'évêque métropolitain et chanoine rural à Hochelaga. En 1878, il est nommé à l'église de l'Ascension à Hamilton, mais il y demeura peu de temps et il revint à l'église Saint-Georges à Montréal, qu'il n'a pas quitté depuis. M. Carmichael est un homme aimable et délicat ; de plus un littérateur estimable et un conférencier de premier ordre.

NOTA.—Dans l'article intitulé *Toujours français*, il faut lire, au quatrième paragraphe, 3<sup>me</sup> lignes : "opresseurs," au lieu de : "offenseurs."

ment beaucoup plus considérable que celui qui vient d'avoir lieu, mais qui n'a pas coûté de pertes de vie.

Le 18 septembre 1823, vers trois heures de l'après-midi, soit par une éruption volcanique, soit par un tremblement de terre, soit par les matières aqueuses qui se trouvaient entre un lit de terre glaise et un lit de sable, il s'est fait dans les concessions de la paroisse de Champlain, sur les bords de la rivière de ce nom, au lieu appelé village d'Hayotte, un éboulement de terre dans la rivière et sur ses bords, à quelques arpents au-delà de la rivière, renversant, arrachant dans sa chute les arbres, les granges et tout ce qui se trouvait sur son passage. La terre ainsi bouleversée est d'environ deux cent sept arpents en superficie, et l'espace parcouru par cet énorme masse est de cinq à six arpents. Les terres ébouloées ont couvert près de vingt-six arpents de la rivière. La collision de ces deux corps s'est faite avec la rapidité de l'éclair, et a occasionné un bruit épouvantable avec une odeur de soufre et de bitume qui ne laissait qu'à peine respirer les gens du lieu, qui furent témoins de cette petite révolution de la nature.

Un nommé Joseph Dubé, se trouvant sur ce terrain lors de l'éboulement, a été transporté sur les serres à cinq ou six arpents du lieu où il était. On l'a trouvé enterré jusqu'au cou, mais il a été retiré parfaitement sain.

\* \* On voit des choses très curieuses en notre pays de liberté.

Il y a quelques jours, les gouverneurs du collège des médecins et chirurgiens, se sont réunis afin de s'occuper d'affaires de profession.

Un jeune homme, reçu médecin, muni de son diplôme de docteur en médecine, s'est présenté, et a demandé la licence réglementaire pour exercer la profession qu'il a étudiée. . . . et grand fut son étonnement en se la voyant refuser.

—Mais, je suis médecin, dit-il, j'ai été reçu par une faculté de médecine du Canada.

—C'est vrai, mais on ne peut pas vous permettre d'exercer votre profession.

—Suis-je incapable ? m'avez-vous refusé mon diplôme ?

—Non, mais vous n'avez pas suivi le filier réglementaire. Vous n'avez pas été admis à l'étude de la médecine.

—Cependant, j'ai suivi vos cours, vous m'avez donné vous mêmes des leçons. J'ai passé mes examens, enfin, je le répète j'ai été jugé digne de recevoir le diplôme de docteur en médecine, et vous me l'avez donné.

—Tout ce que vous nous dites est parfaitement exact, mais nous n'y pouvons rien, et il n'y a qu'un moyen de vous tirer d'affaire, c'est de demander à la législature la permission de passer l'examen d'admission à l'étude.

Si ce fait, qui m'a été dit par un médecin, est vraiment vrai, c'est renversant.

*Leon Sidney*

LES LOISIRS D'UN HOMME DU PEUPLE

Sous le titre *Entre Nous* M. Louis-H. Fréchette, poète lauréat de l'Académie française, a écrit les lignes suivantes dans l'*Electeur* (15 décembre 1888), à propos du livre publié par notre collaborateur, M. G.-A. Dumont :

Les *Loisirs d'un Homme du Peuple*, tel est le titre d'un volume fort intéressant dû à la plume de M. G.-A. Dumont, et publié par MM. Dumont, libraires, Montréal.

C'est un recueil d'articles de genre et d'études sur divers sujets.

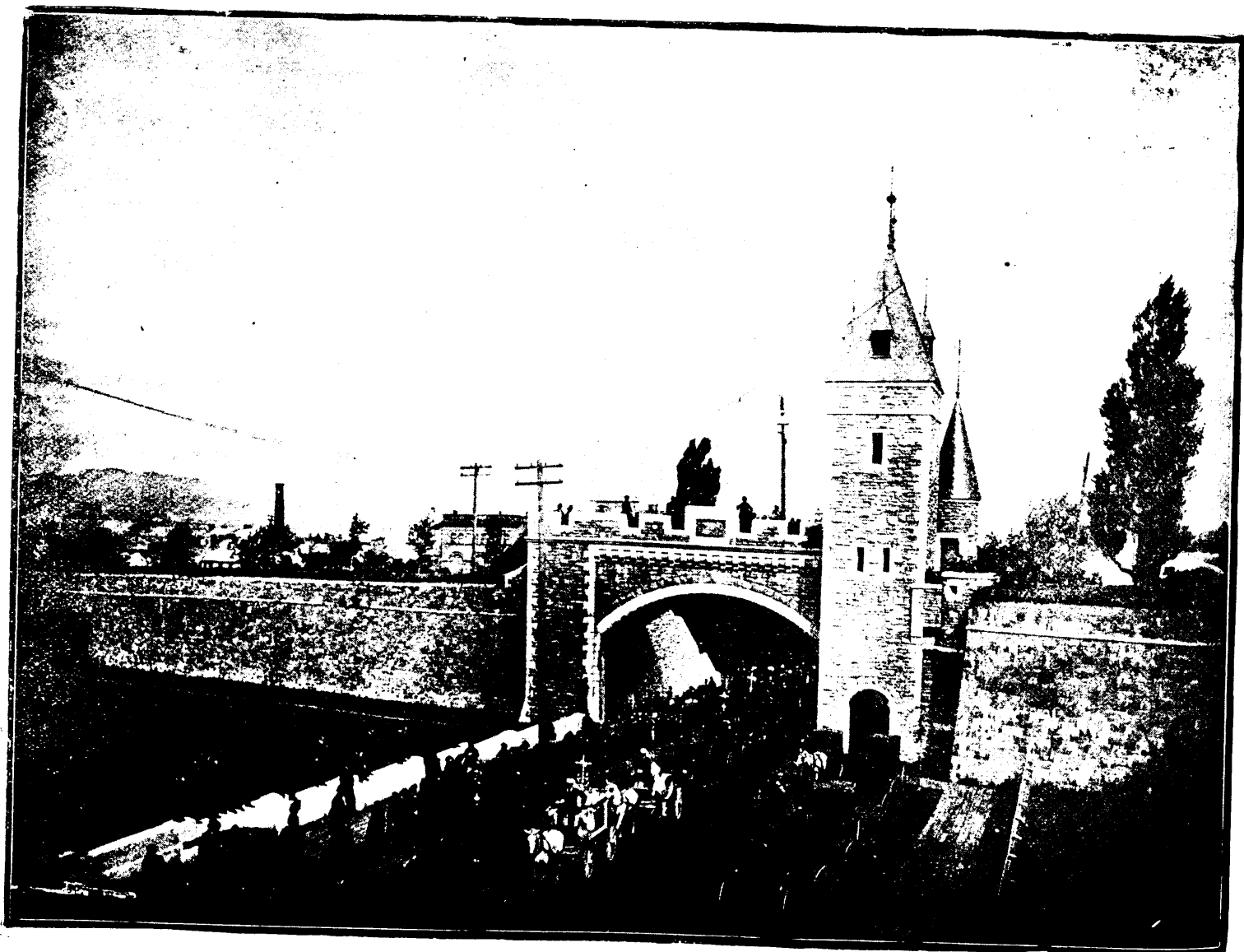
Il y a de tout dans ces 217 pages in-18 jésus : histoire, science, littérature, économie politique et même questions sociales.

Voilà ce qui s'appelle employé noblement ses loisirs, et pour un homme du peuple, comme il s'intitule, M. Dumont pourrait enseigner bien des choses à l'immense majorité de ceux qui se targuent d'occuper un rang plus élevé dans le monde.

Son petit ouvrage est rempli de bonnes choses bien choisies et bien dites,—et c'est là un compliment beaucoup plus sérieux qu'il n'en a l'air.



VUES DE L'ÉBOULIS ET DE LA FISSURE (LA RUE CHAMPLAIN PRISE DE L'OUEST)



FUNÉRAILLES DES VICTIMES — LE DÉFILÉ SORTANT DE LA PORTE SAINT LOUIS  
 Photographies J. Baudry — Gravures par Armstrong  
 LA CATASTROPHE DE QUÉBEC

FEU

MY

Sa fe  
 — Tu  
 cent de  
 — Tu  
 Puis  
 — Tu  
 qui que  
 quet !  
 — C'e

Puis se  
 derrière un  
 — Comb  
 Kingston  
 — Deux  
 tête.  
 Sans cet  
 être du tre  
 les traits d  
 Celui-ci  
 traversa la  
 reau.  
 Si quelq  
 ment, il e  
 fièvre.  
 — La dé  
 dans trois  
 Et son v  
 lèvres se to



AVENTURE DE PÊCHE



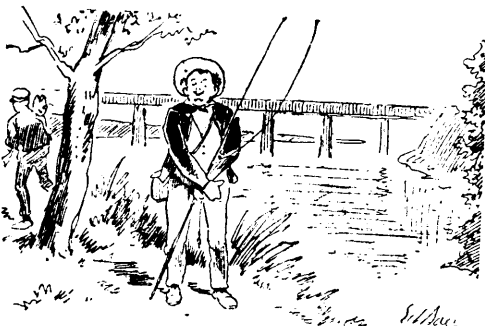
Je crois que ça va mordre !



(à mort !!)



Je l'ai !!!



Où est mon poisson ? Que j'y comprends rien de rien ! ! !

EXPÉRIENCES CAPITALES

La science qui guérit sert aussi à tuer. Dans l'antiquité, les médecins étaient les empoisonneurs attitrés et jouaient ainsi officiellement le rôle que Molière et les plaisants leur attribuent méchamment.

Une préoccupation de la médecine antique était d'ailleurs de diminuer parfois la souffrance en achevant le malade pour l'empêcher de souffrir. Après les luttes du cirque on achevait les blessés, par humanité, et c'était sans doute ainsi après les batailles. Les guerriers réclamaient d'ailleurs souvent ce service, et l'art médical consistait à procurer la mort douce.

Les suicidés, comme les duellistes d'aujourd'hui, se faisaient assister d'un docteur qui leur enseignait à mourir vite et sans trop de douleur.

\* \*

Cette préface est pour expliquer que la science a toujours dû intervenir pour régler la destruction de la vie chez les condamnés, et que nous allons dire quelques mots des études ou des progrès faits en ces derniers temps dans cette branche scientifique spéciale.

Il y a un siècle donc, en France, on recourut aux médecins pour l'opération capitale de l'exécution.

La Révolution française voulait tout niveler et, par pressentiment de ses destinées, décida qu'on

accorderait à tous les citoyens, qui en seraient dignes, le privilège d'avoir la tête coupée.

En effet, la "tête coupée" avait toujours paru une faveur pour les condamnés à mort, il fallait être noble pour y avoir droit—les autres étaient pendus, au besoin écartelés pour certains crimes.— On pouvait donc encore commettre un acte d'amour-propre en mettant la tête sur le billot et mourir avec grâce.

On s'adressa donc aux chirurgiens et aux médecins spécialistes pour un couperet savant et commode. Et c'est un médecin député, défroqué, fondateur de l'Académie de médecine, Guillotin, qui revendiqua la gloire de porter à Louis XVI un joujou de serrurerie philanthropique sur lequel le Dr Louis, secrétaire de l'Académie, avait fait un rapport.—C'était une petite machine italienne perfectionnée pour exécuter instantanément,—un rapide.—Louis XVI, qui aimait beaucoup la serrurerie, admira beaucoup l'invention ; il souscrivit d'ailleurs généreusement au privilège qu'on réclamait pour tous les Français, d'avoir la tête coupée comme les grands, et il approuva l'instrument, dit-on, au 21 janvier même, date qui devait devenir odieuse par l'emploi, contre lui, de la machine à décoller, c'était son nom.

\* \*

Dès qu'on octroya au peuple la nouvelle machine qui annoblissait les criminels, il y eut des chansons—le Français est né malin—et au lieu de conserver le nom vulgaire de machine à décoller, on l'appela (par une singulière prophétie pour l'infortuné Louis XVI) *Louison et Louisette*, du nom de son père le Dr Louis, et *Guillotine* du nom de celui qui avait voulu présenter lui-même à Louis XVI le rapport du chirurgien Louis :—il l'a regretté—cette dénomination l'a rendu, a-t-on dit, la plus grande victime de la machine. Du reste, il a failli jouir du privilège octroyé à tous, car, n'étant pas noble, il fut condamné à mort et eût été guillotiné si, sur ces entrefaites, Robespierre n'eût été guillotiné lui-même comme un prince.

Cependant, la guillotine suscitait un tel engouement qu'on s'adressa à nouveau à la science pour la perfectionner et le Comité de Salut Public de Bordeaux, se trouvant en retard pour vider les prisons, proposa une guillotine à quatre tranchants.

Carrier imagina des bateaux à soupape qui noyaient les hommes plus expéditivement que les chiens. A Lyon, on remplaça la guillotine par un canon, et plus tard la Commune préféra fusiller avec les fusils à tir rapide : cela s'est appelé mettre au mur.

\* \*

Aujourd'hui, après bien des expériences dont nous allons parler, nous sommes parvenus à l'exécution du projet de tuer par l'électricité.

Ces expériences préparatoires ont commencé avec de la dynamite ; plusieurs s'étaient suicidés en se plaçant une cartouche dans la bouche et, en la croquant, la tête éclatait, c'est ce que l'on voulait étudier à loisir.

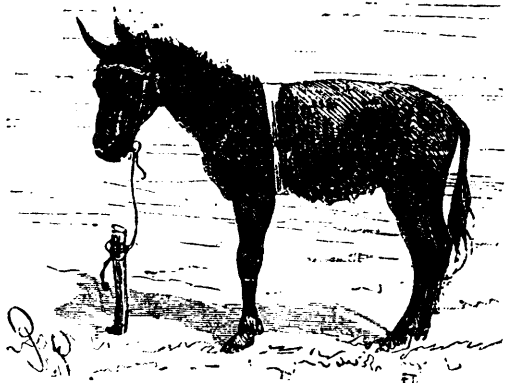


Fig. 1. — Photographie de l'âne avant.

On plaça une cartouche sur le front d'un âne. L'animal était devenu l'objectif d'un appareil photographique ; on fit une première fois son portrait (fig. 1), et sur ce premier portrait il apparut doux, tranquille et observateur.

Un fil télégraphique permettait, en se tenant à une distance prudente, d'enflammer à la fois la

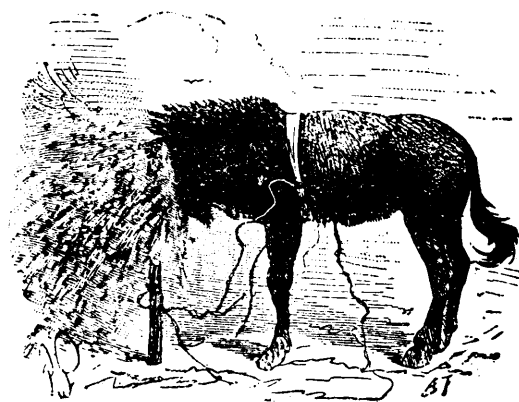


Fig. 2. — Photographie de l'âne pendant.

dynamite et de faire manœuvrer l'appareil photographique pour obtenir une *image instantanée* de la surprise éprouvée par le pauvre animal pendant l'exécution (fig. 2).

L'effet fut si foudroyant que, sauf un léger frémissement de la queue, on ne vit que ce que la science a défini alors, l'éternuement formidable.

Si humanitaire que ce soit, puissions-nous ne jamais éternuer de cette façon qui mérite un fameux : Que Dieu vous bénisse !

Ce dispersement instantané des idées de l'âne ne fut pas adopté, avec raison, pour l'homme dont les restes seraient odieusement projetés : et puis c'est dangereux pour les témoins.

Les journaux américains ont annoncé que la nouvelle loi qui supprime la pendaison dans l'Etat de New-York, et la remplace par l'électricité, est entrée en vigueur le 1er janvier 1889 et que les électriciens passent au rang de bourreau.

Voici comment ils rapportent les expériences de la Société de Médecine Légale, de New-York, faites sous la direction de M. H. P. Brown, à Orange, au laboratoire de M. Edison :

Le premier essai fut fait sur un veau de 112 livres. L'application d'un courant alternatif de 50 volts le fit tomber, mais 9 minutes après il se relevait parfaitement rétabli, en apparence du moins.

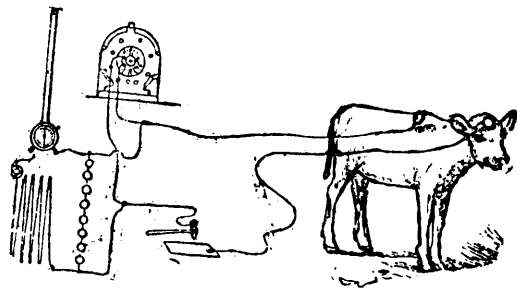


Schéma des dispositions prises dans les expériences sur les veaux, le courant va du dos au cerveau.

On lui appliqua alors, pendant 8 secondes, un courant qui fut porté à 770 volts ; l'animal fut tué et il semble certain que la mort fut instantanée. A la dissection on reconnut que les vaisseaux du cerveau étaient gonflés de sang ; mais il n'y avait eu aucune hémorragie ; le cœur et les poumons étaient dans un état normal. Le poil du front était légèrement brûlé au point de contact de l'électrode métallique.

\* \*

Ce qui résulte de plus clair de ces expériences, dont nous ne citons que les principales, c'est qu'on reste peu fixé sur les conditions exactes dans lesquelles l'électricité donne la mort.

On a appliqué à des animaux, pendant plusieurs secondes, des courants de haut potentiel, et ces animaux ont été tués ; cela ne prouve nullement, quoiqu'en dise le rapport, que la mort ait été instantanée.

Ajoutons que les dispositions nécessaires pour amener le bon contact des électrodes avec le corps, pour s'assurer que le courant produira un effet rapide, demandent des préparatifs longs, et par suite cruels, s'ils sont appliqués à l'homme.

Nous ne donnons pas ici beaucoup d'autres détails, les préoccupations de la science pour procurer une mort douce et sans trop de préparatifs manquent du point de vue essentiel, car, pour n'être pas cruels, ils le sont excessivement.



## LA SOURCE

Tout près du lac filtre une source,  
Entre deux pierres, dans un coin ;  
Allègrement l'eau prend sa course  
Comme pour s'en aller bien loin.

Elle murmure : Oh ! quelle joie !  
Sous la terre il faisait si noir !  
Maintenant ma rive verdeoie,  
Le ciel se mire à mon miroir.

Les myosotis aux fleurs bleues  
Me disent : Ne m'oubliez pas !  
Les libellules de leurs queues  
M'égratignent dans leurs ébats ;

A ma coupe l'oiseau s'abreuve ;  
Qui sait ? — Après quelques détours  
Peut-être deviendrai-je un fleuve  
Baissant vallons, rochers et tours.

Je borderai de mon écume  
Ponts de pierre, quais de granit,  
Emportant le steamer qui fume  
A l'Océan où tout finit.

Ainsi la jeune source jase,  
Formant cent projets d'avenir ;  
Comme l'eau qui bout dans un vase,  
Son flot ne peut se contenir ;

Mais le berceau touche à la tombe ;  
Le géant futur meurt petit ;  
Née à peine, la source tombe  
Dans le grand lac qui l'engloutit !

THEOPHILE GAUTIER.

## AU CLAIR DE LA LUNE

M. Benjamin Sulte a-t-il revu le Juif-Errant  
depuis son passage au Canada, en 1886 ?

S'il est encore au courant de ses pérégrinations,  
il devrait bien lui demander le nom du zélé poli-  
cier qui traîna, jadis, devant le tribunal de la pos-  
térité, l'ami Lubin, parce qu'il voulait emprunter  
une plume pour écrire un mot !

Le vieil Isaac Laquedem doit se rappeler ce  
rimeur à sardine blanche qui faillit l'arrêter le 30  
février 1800, près de la ville de Bruxelles, en Bra-  
bant, pour avoir pris un verre de bière fraîche  
dans une auberge non *licenciée*.

Ce brave homme mérite plus qu'un souvenir.  
Aussi, depuis l'importante découverte de l'é-  
chelle de Jacob, dans un vieux puits des Lauren-  
tides, j'applaudis à l'idée de lui ériger une statue  
dans un coin de la lune !

On pourrait, en cette circonstance solennelle,  
former un chœur puissant qui exécuterait, avec  
variations, au parc Sohmer, la perle de ses chefs-  
d'œuvre :

Au clair de la lune,  
Mon ami Pierrot  
Prête-moi ta plume  
Pour écrire un mot.

\* \*

Vous figurez-vous bien, lecteurs, la binette de  
Lubin faisant la sentinelle, une chandelle à la  
main, sous un poteau de lumière électrique, par-  
don, sous la fenêtre de Pierrot, et demandant une  
plume

Au clair de la lune ?

Il était excessivement pressé, le jeune homme,  
pressé non de se marier, comme le futur beau-  
frère de M. Pontbichet, mais d'écrire un mot !

Il en trépirait d'impatience.  
Si le mot précieux allait lui échapper, ah, vrai !  
il se flambait la cervelle du coup, avec sa chan-  
delle... éteinte !

Hélas ! pourquoi l'auteur ne nous a-t-il pas con-  
servé ce mot fameux dans du vinaigre ou dans du  
sel ? ce n'est pas tous les jours que l'on rencontre  
un mot comme celui-là, un mot qui s'écrit sans  
papier ni encre, avec une plume, du feu et un bout  
de chandelle.

Ma chandelle est morte.

Parbleu ! Lubin croyait-il que le vent allait res-  
pecter sa chandelle parce que son mot lui donnait  
des démangeaisons ?

Quand on est pratique et qu'on veut écrire un  
mot au clair de la lune, on prend une torche dans

sa main droite, un fanal dans sa gauche, on met  
un réverbère dans sa poche de veste, une four-  
naise dans son paletot, et l'on n'a pas la peine de  
crier, la nuit, à son voisin :

Je n'ai plus de feu :  
Ouvre-moi ta porte  
Pour l'amour de Dieu.

\* \*

Mais laissons Lubin s'égosiller au dehors, et  
voyons ce que Pierrot pense, dans sa chambrette,  
de cette sérénade d'un nouveau genre.

Fort heureusement, il veille encore.

Confortablement assis sur son lit, près d'une  
table où flambe dans un vase d'argent un punch  
merveilleux, il m'a tout l'air d'un vieux mathéma-  
ticien aimant ses aises, tout en étant célibataire et  
majeur.

La complainte de Lubin le touche fort peu.

— Bah ! se dit-il, ce gaillard est trop exigeant.

Après la plume viendra le briquet pour allumer sa  
chandelle, puis du feu, puis une place sous mon  
toit, une *soustraction* de tout mon avoir, quoi ! et  
peut-être une *division* de mon punch. Ah ! pour  
cela, jamais ! il peut aller chanter ailleurs. S'il  
avait un punch à ajouter au mien, ou s'il pouvait  
le multiplier, passe. En affaires, moi, je n'aime  
que l'addition et la multiplication, jamais la  
soustraction et la division !

Et voilà pourquoi :

Au clair de la lune  
Pierrot répondit :  
Je n'ai pas de plume  
Je suis dans mon lit.

Quel homme habile que ce Pierrot : il est dans  
son lit, ses jalousies sont fermées et il répond *au  
clair de la lune* !

Faites la pareille si vous pouvez.

Pierrot entend aussi fort bien la galanterie. Il  
ne veut point se déranger pour Lubin, et cepen-  
dant, il ne se gêne point d'exposer sa voisine à la  
sérénade du troubadour nocturne :

Va chez la voisine,  
Je crois qu'elle y est,  
Car dans sa cuisine  
On bat le briquet.

Ce n'était pas la voisine qui battait le briquet,  
c'était un rat de campagne qui rongeaient la cloison.  
N'importe ! cela faisait l'affaire de Pierrot, et c'é-  
tait un bon tour à jouer à sa voisine qui est son  
cauchemar, paraît-il, et qu'il croit capable des plus  
noirs forfaits. J'avais bien tort de dire qu'il était  
simplement célibataire, c'est "vieux garçon en-  
croûté" qu'il fallait.

\* \*

Au clair de la lune  
L'aimable Lubin  
Frappe chez la brune  
Eh ! répond soudain :  
Qui frappé de la sorte ?  
Il dit à son tour :  
Ouvrez votre porte  
Pour le dieu d'amour.

Quelle mine de trouvailles : Lubin est *aimable*,  
la voisine est *brune* et celui que tout le monde  
prenait pour un poète chevelu, un amoureux senti-  
mental ou un distrait, devient... le *dieu d'a-*  
*mour* !

A quelle nouvelle mythologie appartient donc  
ce dieu qui, dans sa toute puissance, n'a pas même  
une plume, et qui, dans son *amabilité*, peut réveil-  
ler tous ses voisins pour écrire un mot !

A la mythologie des farceurs probablement, car  
un vrai dieu ne se promènerait pas ainsi, une chan-  
delle éteinte à la main, et il n'irait pas mendier  
une plume de porte en porte.

Que la brune devait être enchantée de recevoir  
ainsi le dieu Lubin dans sa maison, les dieux sont  
si rares aujourd'hui !

Son grand chapeau de paille, ses bottes de sept  
lieues, sa redingote sombre pouvaient paraître  
quelque peu prosaïques aux yeux de la belle, mais

Au clair de la lune  
On n'y voit qu'un peu

et puis les dieux aiment tant à se déguiser.

Une puce vint probablement causer ici une lé-  
gère distraction à l'auteur, car il garde un silence  
prudent sur les premiers mots qu'échangèrent la  
brune et le dieu d'amour en se voyant.

Quand il se ravisa, l'introduction était faite au  
clair de la lune :

On chercha la plume,  
On chercha du feu.

La brune rêvait-elle ou était-elle distraite pour  
chercher ainsi son feu ? Quand on a du feu dans la  
maison, on doit savoir où le prendre, et ce n'est pas  
l'habitude d'aller le chercher sous le tapis, sous la  
nappe ou derrière les rideaux.

En cherchant de la sorte  
Je ne sais ce qu'on trouva.

Tiens ! voilà l'auteur qui devient malicieux.

Vous vous rappelez ces vieux conteurs malins  
d'autrefois qui commençaient gravement la série  
de leurs contes en disant :

" Il y avait une fois, un homme et pi an femme."

Ils toussaient cinq ou six fois, prenaient une  
prise, se mouchaient avec sonorité, puis vous re-  
gardaient malicieusement en clignant de l'œil.

— Eh bien, père, après !

— Après, eh ben, liche Marianne, c'est toute !

Et ils pouffaient de rire, les vénérables, tout  
fiers de leur coup.

Notre auteur a voulu faire de même.

Ecoutez plutôt sa chanson (en prose) c'est un  
vrai petit conte du même genre :

" Il y avait une fois au clair de la lune, un dieu  
d'amour, un homme et une femme. Le dieu — ne  
le confondez pas avec le chroniqueur du journal —  
voulait écrire un mot mais il n'avait pas de  
plume. Il alla en emprunter une chez l'homme,  
celui-ci n'en ayant point le renvoya à la femme qui  
s'appelait " la brune." Le dieu et la *brune* cher-  
chèrent ensemble la *plume* au clair de la lune, et

Je ne sais ce qu'on trouva !

Pourquoi l'auteur ne dit-il pas tout de suite  
qu'on trouva une citrouille et des carottes, une  
pipe de plâtre et du tabac ?

Cela eût donné un grain d'originalité à sa chan-  
son, et il n'eût point perdu en vain quatre longues  
strophes bonnes tout au plus qu'à époumoner les  
badauds.

Voilà pourquoi, mes amis, quand vous rencon-  
trez le dieu d'amour Lubin, le mathématicien  
Pierrot et la voisine brune, gardez-vous de les ex-  
poser de nouveau

Au clair de la lune !

## FRANKLIN A MONTREUIL

*Voyage des Commissaires américains en 1776 et résultat  
de leur mission*

## LE CANADA A CETTE ÉPOQUE

On croit généralement que la masse des Cana-  
diens-Français éprouva d'abord, au commencement  
de la campagne de 1775, une certaine sympathie  
pour les troupes américaines. Cependant, bientôt  
il se produisit chez le peuple un revirement d'opi-  
nion causé par les efforts du clergé et de la plupart  
des hommes instruits, qui n'ajoutaient pas foi aux  
promesses des rebelles, par la défaite et la mort du  
brave Montgomery, le plus populaire des offi-  
ciers de l'armée des insurgés, et enfin par le  
manque de tact du général Wooster qui eut,  
durant quatre mois, le commandement général, et  
qui était *unfit totally unfit* (Bancroft), pour une  
charge aussi importante.

De plus, les soldats américains qui avaient été  
décimés par la maladie et les combats, étant aigris  
par la faim et le froid, se conduisaient de manière  
à s'aliéner les habitants du sol. N'ayant presque  
pas de vivres, ils se livraient à la maraude. Ils  
pillaient et s'emparaient de force des fermes dont  
les propriétaires ne voulaient pas leur échanger  
des provisions contre des billets émis par les États-  
Unis, il est vrai, mais à ce moment dépréciés.

## LES ÉTATS-UNIS EN 1776

D'un autre côté, la mort glorieuse de Montgom-  
mery avait électrisé les États de la Nouvelle-An-  
gleterre et augmenté leur désir de s'emparer des  
terres anglaises, teintes maintenant du sang de  
leurs soldats, teintes surtout du sang d'un héros.

Aussi, lorsque Washington demanda des troupes

au M  
Hamp  
Né  
ne sut  
nir en  
la con  
C'es  
mer t  
afin d  
der un  
pour  
biens  
la sé  
avec t  
gouver  
avec l'  
  
On  
nos vo  
l'Amér  
la Pen  
nées a  
monde  
  
Les c  
Carroll,  
Ces d  
1776, e  
frère d'  
près du  
de tran  
jourd'h  
avril sui  
Ils fu  
(selon C  
de leur  
mieux c  
réal à c  
took up)  
Le le  
guerre f  
ses effor  
tiles ; ca  
encore p  
Joué à la  
de la pro  
blié alor  
montré  
Grande-I  
N'étais  
cette bro  
mandée p  
Plus t  
dans son  
lité de l'  
nada ?  
N'avait  
proscrire  
Frankl  
dont la v  
mai, apr  
Montréal  
Le Pér  
Baltimore  
poursuivir  
Les deu  
cité, le 29

au Massachusetts, au Connecticut et au New Hampshire, en obtint-il immédiatement.

Néanmoins, on comprit que les troupes seules suffiraient pas et que si l'on voulait se maintenir en Canada il fallait, en premier lieu, posséder la confiance et la bonne volonté du peuple.

C'est dans ce but que le Congrès songea à nommer trois commissaires pour faire des assemblées, afin de réagir contre cet état de choses ; pour fonder un journal qui répandrait les idées nouvelles ; pour promettre au clergé la conservation de ses biens ; pour faire briller aux yeux des Canadiens la séduisante perspective d'un commerce libre avec toutes les nations et les inviter à former un gouvernement pour eux-mêmes, lequel s'entendrait avec l'union fédérale.

## LES COMMISSAIRES

On crut bien faire en nommant celui qui, selon nos voisins, devait être le plus fin diplomate de l'Amérique, Benjamin Franklin, représentant de la Pennsylvanie, le philosophe qui, quelques années auparavant, s'était fait connaître dans le monde savant par l'invention du paratonnerre.



BENJAMIN FRANKLIN  
D'après un portrait du temps

Les deux autres étaient Samuel Chase et Charles Carroll, représentants de l'Etat du Maryland.

Ces délégués laissèrent Philadelphie le 20 mars 1776, en compagnie du Père Jésuite, John Carroll, frère d'un des commissaires, lequel devait agir auprès du clergé canadien, mais comme les moyens de transports n'étaient pas aussi rapides qu'aujourd'hui, ils n'arrivèrent à Montréal que le 29 avril suivant.

Ils furent reçus par le général Arnold, et logés, (selon C. R. Tuttle) par M. Thomas Walker un de leurs partisans, qui possédait la maison la mieux construite et la plus confortable de Montréal à cette époque ; selon S. E. Dawson : *they took up their quarters at the Chateau de Ramsay.*

Le lendemain de leur arrivée, un conseil de guerre fut tenu et Franklin s'aperçut bientôt que ses efforts et ceux de ses compagnons seraient inutiles ; car les descendants des Français avaient encore présent à la mémoire, le rôle qu'il avait joué à la cour de Londres en 1757, comme agent de la province de Pennsylvanie. N'avait-il pas publié alors un pamphlet dans lequel, il avait démontré les avantages qui résulteraient pour la Grande-Bretagne, de la conquête du Canada ?

N'était-ce pas à la suite de la publication de cette brochure que le plan de l'expédition commandée par Wolfe fut tracé ?

Plus tard, en 1774, alors qu'il agitait les esprits, dans son pays, ne s'était-il pas plaint de la libéralité de l'Angleterre, à l'égard des vaincus du Canada ?

N'avait-il pas appuyé le mouvement tendant à proscrire la religion catholique en Amérique ?

Franklin qui avait dit : *Le temps, c'est l'étoffe dont la vie est faite*, retourna dans sa patrie le 11 mai, après être demeuré douze jours seulement à Montréal.

Le Père Carroll, qui fut plus tard évêque de Baltimore, le rejoignit le 12 à St-Jean et tous deux poursuivirent leur route.

Les deux autres commissaires partirent de notre cité, le 29 du même mois pour se rendre à Cham-

bly afin d'assister à un conseil de guerre, et de là gagnèrent Philadelphie.

## DE L'ÉCHEC DE LA MISSION

Nous basant sur nos historiens nous avons dans la première partie de ce résumé donné les causes de l'échec des envoyés du congrès, mais afin de compléter ce jugement nous donnons ici quelques autres appréciations d'une assez grande valeur.

Un écrivain canadien-anglais, M. S.-E. Dawson, l'auteur de *Montréal et ses environs*, dit que Franklin avait rencontré dans la métropole canadienne *his equals in tact and finesse* car, ajoute-t-il, l'éducation était dans ce temps comparativement beaucoup plus répandue que de nos jours, *because, for such of their children as were desirous and capable of education, the schools of the Seminary and of the Sisters of the Congregation were open at a trifling cost, without cost of distinctions.*

Puis il continue en parlant de Franklin : *He was not able to befool them as he did Oswald six years later in Paris. From his mission to Montreal the astute philosopher went back foiled.*

M. Le Roy, d'autre part, dans une lettre écrite à ce sujet disait : " Que le mauvais succès de la négociation de Franklin fut en grande partie occasionné par la différence des opinions religieuses et le ressentiment que conservaient les Canadiens de ce que leurs voisins avaient plusieurs fois brûlé leurs églises."

Quoiqu'il en soit, Franklin paraît avoir conservé quelque amertume contre les Canadiens par suite de la non réussite de sa mission, puisqu'il écrivait, dans une lettre adressée à mistress Thompson, à Lille, en date de Paris 8 février 1777 :

" J'avais déjà rempli pendant quinze jours, au Canada, les fonctions de gouverneur (*sic*) (et assez bien par parenthèse) ; j'y serais peut-être encore aujourd'hui en cette qualité, si vos maudits compatriotes, ennemis de tous les gouvernements, n'étaient venus m'en chasser les armes à la main."

Nous aimons à croire que cette lettre fut écrite en badinant, car elle contient un joli petit mensonge, ce qui n'était pas dans son habitude, d'après son fameux cahier de *l'Art de la vertu*, dont l'article VII était celui-ci : " SINCÉRITÉ. Ne trompez jamais personne ; que vos pensées soient droites et justes ; et parlez selon vos pensées."

## CONCLUSION

Toutefois, la visite de Franklin en ce pays ne fut pas stérile en tout point, car elle dota notre ville de la première imprimerie qui ait existé en Canada.

Franklin, qui était imprimeur, possédait une librairie et une imprimerie dans la ville de Philadelphie. Il aimait son art avec passion ; aussi, dès le début de la lutte pour l'indépendance, le philosophe américain usa de toute son influence pour établir des imprimeries et des journaux dans les villes des Etats révolutionnaires. Bientôt on fut à même d'apprécier l'utilité de la presse.

C'est pourquoi Franklin ne voulut pas partir pour le Canada sans emmener avec lui un imprimeur français possédant un certain matériel d'imprimerie.

Cet homme se nommait Joseph Fleury Mesplets. Il imprima les manifestes et les affiches des commissaires ; mais ces derniers n'eurent pas le temps de fonder un journal, car, comme nous l'avons dit plus haut, ils ne demeurèrent pas longtemps parmi des gens qui voulaient rester neutres et laisser les anglo-saxons s'entretuer. Mesplets, cependant, demeura ici et, en compagnie de M. Charles Berger, " il monta sa presse dans le Vieux Château." (Sulte).

Il se rendit ensuite à Québec en 1776, et y publia le *Cantique de Marseille*. Il revint à Montréal où il s'installa cette fois sur la place du marché (actuellement le square de la Douane) et publièrent le premier livre parut en cette ville. Il avait pour titre : *Réglement de la Confrérie de l'adoration à Perpétuité du Sacrement et de la bonne mort.*

Le 3 juin 1777, notre imprimeur publia la *Gazette Littéraire*.

## LA CATASTROPHE DE QUÉBEC

(Voir gravures)

La vieille cité de Champlain, si fréquemment éprouvée par de grands incendies, vient de subir un nouveau malheur. Cette fois, ce n'est pas le feu qui promène ses flammes dévastatrices, mais c'est le roc même sur lequel la ville s'élève, comme un nid d'aigle, qui vient de s'écrouler.

Le vieux cap Diamant, dernière relique du Canada sauvage, vient de rejeter une partie de sa carapace comme en 1841 et en 1851, et le géant a impitoyablement écrasé un nombre de vies humaines sous des milliers de tonnes de roches énormes, dont le fantastique amoncellement n'est pas une simple leçon de géologie, mais enseigne en même temps combien l'homme est petit et impuissant devant son créateur.

Cette terrible catastrophe, dont les principaux incidents sont présents à la mémoire de tous, a jeté le deuil et la consternation dans la brave population de la rue Champlain, en grande partie d'origine irlandaise.

Comme chacun le sait, l'accident eut lieu dans la soirée, sur les sept heures, au moment où tous les habitants étaient retirés chez eux, pour se reposer des labeurs de la journée et goûter quelque peu les douceurs de la vie domestique.

Aussitôt après l'accident, l'alarme fut donnée par tout Québec. Sans retarder un instant, les citoyens se mirent à l'œuvre pour débayer les décombres et essayer, si la chose était possible, de sauver quelques malheureux ensevelis. En cela, ils furent noblement secondés par les pompiers et les soldats de la citadelle.

Les plus émouvantes pages du roman tracé par la plume la plus habile ne sont rien à côté du drame qui vient de se jouer et des scènes navrantes qui ont suivi. On a assisté pendant toute une nuit, dont la tempête doublait encore l'horreur, à un défilé interminable de cadavres et de blessés qu'on venait déposer, à mesure qu'on les retirait des décombres, sur des tables dans les bureaux de la Marine, pour que les parents pussent les reconnaître et les réclamer.

C'est quelque chose d'inoubliable que le spectacle de ce musée d'horreurs et de douleurs, de ces rangs d'asphixiés, de mutilés et d'agonisants rassemblés dans une promiscuité bizarre, hommes, femmes et enfants. Les enfants surtout ! pauvres petits êtres, contortionnés, raidis par la mort, réunis jusqu'à six sur une table, leur seule vue arrachait les larmes.

Parmi les gravures que nous publions, dont une représente la partie ouest de la rue Champlain après l'accident, il y en a une qui nous indique l'endroit où fut trouvé, sain et sauf, Joe Kemp, débardeur, âgé de soixante-six ans, dans la cave de sa maison, après y être demeuré 106 heures sans boire ni manger. L'ouvrier qui l'a trouvé nous fait le récit suivant. La veille, il entendit des cris plaintifs ; aussitôt il se mit à l'œuvre pour atteindre l'endroit d'où partaient les plaintes, et, le lendemain, on arriva à une sorte de boîte formée par des débris, de quatre pieds de largeur, deux pieds de longueur et dix pouces de profondeur. Le malheureux était là. On appela aussitôt M. l'abbé McCarthy, qui le confessa à travers les débris, puis on continua à enlever les décombres. Trois quarts d'heures après, on retirait Kemp de sa mauvaise position. Le pauvre enseveli fut d'abord transporté à la résidence de M. Doherty et ensuite à l'Hôtel-Dieu, où il succomba.

Le samedi (21 septembre) eurent lieu les funérailles (voir gravure). A neuf heures, le cortège se mit en marche pour l'église Saint-Patrice. Il se composait de seize corbillards dans lesquels les victimes avaient été déposées.

En cette circonstance, comme en bien d'autres, c'est la négligence qui est coupable de cette terrible catastrophe. En effet, depuis longtemps, on s'était aperçu qu'il y avait des crevasses dans le roc, et les autorités en avaient été averties. Malheureusement, elles ne firent rien pour parer au malheur menaçant. Le dernier accident qui vient d'arriver va sans doute faire faire les travaux nécessaires pour préserver la brave population de Québec de malheur semblable à l'avenir.



VARIETÉS

Madame Peck (après 10 ans de mariage). —Tiens mon mari, je viens de relire notre ancienne correspondance d'amoureux. J'ai mis de côté celle-ci où tu me dis que tu aimerais mieux passer toute ta vie malheureux unis à côté de moi, qu'heureux et vivre tout seul.

Monsieur Peck. —Eh bien, la Providence n'y a pas été de main morte : m'a-t-elle exaucé un peu !

Dans un hôpital. Le chirurgien en chef s'approche d'un lit et tâte le pouls du malade.

—Oh ! s'écrie-t-il, il va bien mieux qu'hier.

—C'est vrai, monsieur le docteur, répond l'infirmier, mais ce n'est pas le même, le malade d'hier est mort et celui-ci a pris sa place.

—Alors... c'est différent... Eh bien ! qu'on lui continue la même tisane !...

Papa, disait un enfant : qu'est-ce que c'est que ça, des blagues ?

—Des blagues ? fit le père... eh bien, c'est quand ta mère me dit qu'elle m'aime, et qu'elle laisse mes chemises sans boutons.

RECREATIONS DE LA FAMILLE

No 527.—ENIGME

D'une tombe l'humble parterre M'offre aux regards, modeste fleur Sans apparence, sans valeur Semblant ramper à ras de terre.

Invisible, dans le mystère Je suis le concours le meilleur Pour l'artiste, le travailleur. Par mon action salutaire.

J'inspire la conception, Préside à la création De l'œuvre enfantant le génie.

Enfin, je suis fidèlement Une compagne pour la vie Et conseillère à tout moment.

No 528.—CHARADE

Premier, jadis, suivait le roi partout, Ou bien veillait aux barrières du Louvre. De mon dernier le magistrat se couvre. Puis, le dépose dans mon tout.

SOLUTIONS

No 526.—Le mot est : Amour.

ONT DEVINE :

Marie-Louise Morache, Mile-End ; Mlle R. Bédard, Ottawa ; L. A. Taillefer, Ste-Scholastique ; W. G. Paré, Montréal.

AVIS AU MERE. — LE SIROP CALMANT DE MME WINSLOW pour la dentition des enfants, est le médicament recommandé par les principaux médecins des Etats-Unis, et il est employé avec avantage depuis quarante ans par des millions de mères pour leurs enfants. Pendant les progrès de la dentition sa valeur est incalculable. Il soulage l'enfant de toute douleur, guérit la dissenterie et la diarrhée, les douleurs d'entrailles et le borborygme. Il donne du repos à la mère en donnant la santé à l'enfant. Prix : 25 cents la bouteille.

HOTEL DU CANADA

A. C. SABOURIN, propriétaire

Coin des rues Saint-Gabriel et Sainte-Therese

MONTREAL

Ses lun hs à 25 cents sont des meilleurs à Montréal.

La Compagnie d'Assurance

NORTHERN OF ENGLAND.

Capital..... \$15,000,000 Fonds accumulés..... 17,106,000

BUREAU GÉNÉRAL POUR LE CANADA

1724 NOTRE-DAME, MONTREAL

ROB. W. TYRE, Gérant.

AGENTS POUR LA VILLE

ELZEAR LAMONTAGNE

JOSEPH CORBEIL

VICTOR ROY,

ARCHITECTE

26, RUE ST-JACQUES, MONTREAL

HENRI LARIN, PHOTOGRAPHE 2202 -- RUE NOTRE-DAME -- 2202

3280



CE QU'IL FAUT

Un aliment qui contient la plus grande somme de nourriture dans la plus petite quantité possible d'aliment, qui s'avale bien et se digère facilement et fait engraisser. C'est un besoin que l'on peut satisfaire pleinement avec

LE JOHNSTON'S FLUID BEEF

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraichissante. Elle entretient le scalpe en bonne santé, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles. 25 cts la bouteille.

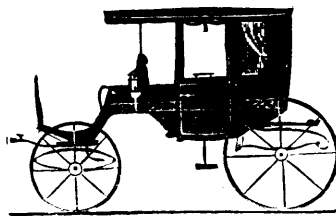
HENRY R. GRAY,

Chimiste-pharmacien,

144, rue St-Laurent.

ODILON LAFOND

CARROSSIER



182, rue St-Constant

A VENDRE : Buggies de famille, Express, etc., etc. Buggies d'occasion toujours en magasin.

TROUVE

L'EAU SAINT-LEON est le bourreau qui extermine la Dyspepsie, la Constipation, le Rhumatisme, Maladie du Foie et des Rognons.

Faites-en un usage constant et vous jouirez d'une bonne santé.

Cie D'EAU DE SAINT-LEON

51, PLACE VICTORIA

E. MASSICOTTE & FRERES

SEULS PROPRIETAIRES

Téléphone 1432

SCIENTIFIC AMERICAN ESTABLISHED 1845.

Is the oldest and most popular scientific and mechanical paper published and has the largest circulation of any paper of its class in the world. Fully illustrated. Best class of Wood Engravings. Published weekly. Send for specimen copy. Price \$3 a year. Four months' trial, \$1. MUNN & CO., PUBLISHERS, 361 Broadway, N.Y.

ARCHITECTS & BUILDERS Edition of Scientific American.

A great success. Each issue contains colored lithographic plates of country and city residences or public buildings. Numerous engravings and full plans and specifications for the use of such as contemplate building. Price \$2.50 a year, 25 cts. a copy. MUNN & CO., PUBLISHERS.

PATENTS

40 years' experience and have made over 100,000 applications for American and Foreign patents. Send for Handbook. Correspondence strictly confidential.

TRADE MARKS.

In case your mark is not registered in the Patent Office, apply to MUNN & CO., and procure immediate protection. Send for Handbook.

COPYRIGHTS for books, charts, maps, etc., quickly procured. Address

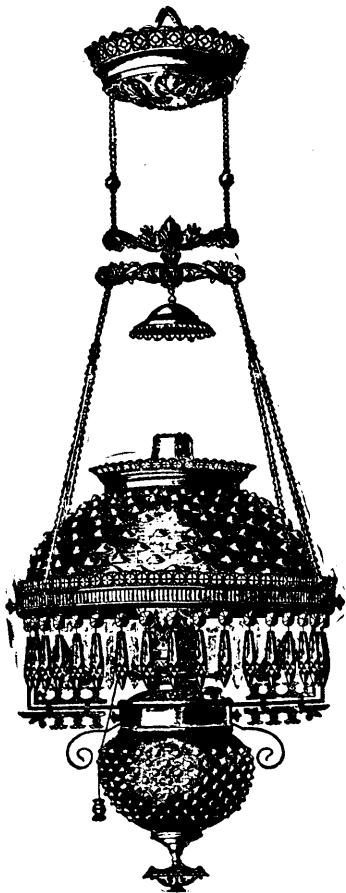
MUNN & CO., Patent Solicitors. GENERAL OFFICE: 361 BROADWAY, N. Y.

AVANT D'ALLER AILLEURS

Venez voir nos magnifiques

LAMPES DE CUIVRE

A SUSPENSION



DEPUIS \$2.00 JUSQU'A \$9.00

CHEZ

L. DENEAU

2023, RUE NOTRE-DAME

P.S.—N'oubliez pas de lire mon annonce la semaine prochaine.

Abonnez-vous au MONDE ILLUSTRÉ, le plus complet et le meilleur marché des journaux littéraires du Canada.

SIROP ANTI-BRONCHITE

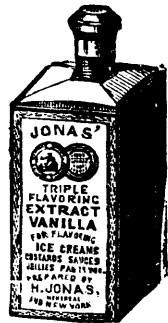
C'est le vrai spécifique pour les personnes atteintes des Bronches. Il dégage infailliblement et aisément le Foie et les Pouxmons ; fait expectorer, sans effort, même sans tousser, et ne fatigue aucun organe.

PRÉPARÉ ET VENDU PAR

ALF. BRUNETTE

2461, NOTRE-DAME, MONTREAL

ETABLIE EN 1870



Nous avons le plaisir d'annoncer que nous avons tousjours en magasin les articles suivants :

Les triples extraits culinaires concentrés de JONAS

Huile de Castor en bouteilles de toutes grandeurs

Moutarde Française Glycerine, Collefortes.

Huile d'Olive en demi pintes, pintes et pots.

Huile de Foie de Morue, etc., etc.

HENRI JONAS & CIE

10—RUE DE BRESOLES—10

(Bâtisses des Sœurs) MONTREAL

SANS PEUR ET SANS REPROCHE

SAVONS MEDICAUX

DU

DR V. PERRAULT

Ces savons, qui guérissent toutes les Maladies de la peau, sont aujourd'hui d'un usage général. Des cas nombreux de démangeaisons, dartres, hémorrhoides, etc., réputés incurables, ont été radicalement guéris par l'usage de ces Savons.

NUMÉROS ET USAGES DES SAVONS

Savon No 1—Pour démangeaisons de toutes sortes.

Savon No 5.—Pour toutes sortes de dartres.

Savon No 8.—Contre les taches de rousse et le masque.

Savon No 14.—Surnommé à juste titre savon de beauté, sert à embellir la peau et donner un beau teint à la figure.

Savon No 17.—Contre la gale. Cette maladie essentiellement contagieuse disparaît en quelques jours en employant le savon No 17.

Savon No 18.—Pour les hémorrhoides. Ce savon a déjà produit les cures les plus admirables, et cela dans les cas les plus chroniques.

Ces savons sont en vente chez tous les pharmaciens. Expédiés par la poste sur réception du prix (25 cents).

ALFRED LIMOGES, Saint-Eustache, P.Q.



Voici le véritable J. E. P. Racicot, inventeur, propriétaire et manufacturier des célèbres Remèdes Sauvages, 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

Montréal, 9 mai.

CERTIFICAT.—Moi, soussigné, je certifie que pendant six mois j'ai été malade d'une souffrance terrible, j'ai été guéri par les Remèdes de J. E. P. RACICOT, propriétaire et fabricant de remèdes sauvages, dans l'espace de trois semaines, au No 1434, rue Notre-Dame, à l'enseigne du Sauvage.

A. LAFERRIERE, typographe, No 11, Saint-Etienne, Côteau St-Louis. On trouvera les mêmes remède au No 55, rue St-Joseph, Québec, et au No 9, rue Dupont, Sherbrooke.

FEUILLETON DU "MONDE ILLUSTRÉ"

MONTRÉAL, 5 OCTOBRE 1889

LES

## MYSTERES DE PANAMA

(Suite)

Sa femme le regardait faire avec surprise.

—Tu es mécontent, hasarda-t-elle avec un accent de douce pitié.

—Tais-toi ! fit-il d'une voix dure.

Puis fixant sur elle un regard impérieux :

—Tu vas me jurer, dit-il, de ne jamais parler à qui que ce soit de cette lettre ni de Jacques Miquet !

—C'est bien ! répondit Dolorès avec soumis-

sion. Tu sais bien que je ne dis jamais que ce que tu veux que je dise.

Pierre Miquet se leva, rôda quelques instants à travers la pièce, la tête basse et le front plissé soucieusement ; ensuite, d'un geste brusque, il se retourna vers sa femme.

—As-tu de l'argent ? demanda-t-il.

—Voilà tout ce que je possède, dit Dolorès en lui tendant deux piastres.

Il en prit une qu'il fit disparaître dans sa poche.

—J'aurai assez de cela grommela-t-il.

Et il sortit.

Où allait-il ? sans doute à la recherche de Giovanni Corda.

Il marchait avec lenteur.

Plusieurs fois il s'arrêta comme prêt à rebrousser chemin.

La répugnance que lui inspirait l'Italien devait être bien grande puisqu'il était obligé de ressaisir à chaque instant sa volonté pour aller jusqu'au bout.

Peut-être la mission ténébreuse que l'entrepre-

neur lui avait laissé entrevoir le faisait-il reculer.

Et cependant il marchait toujours.

Ce n'était pas à Giovanni Corda qu'il songeait.

Après avoir traversé la moitié de la ville sans même jeter un coup d'œil à la porte des bars où il aurait pu rencontrer l'Italien, il prit le chemin du port.

Il longea quelque temps les warfs et entra dans un petit bâtiment élevé à l'entrée du môle. C'était le bureau de la navigation.

Là, sur les murs de la salle destinée au public, étaient collés de petits papiers de diverses couleurs : c'étaient les dépêches annonçant la marche des bâtiments à destination de Colon.

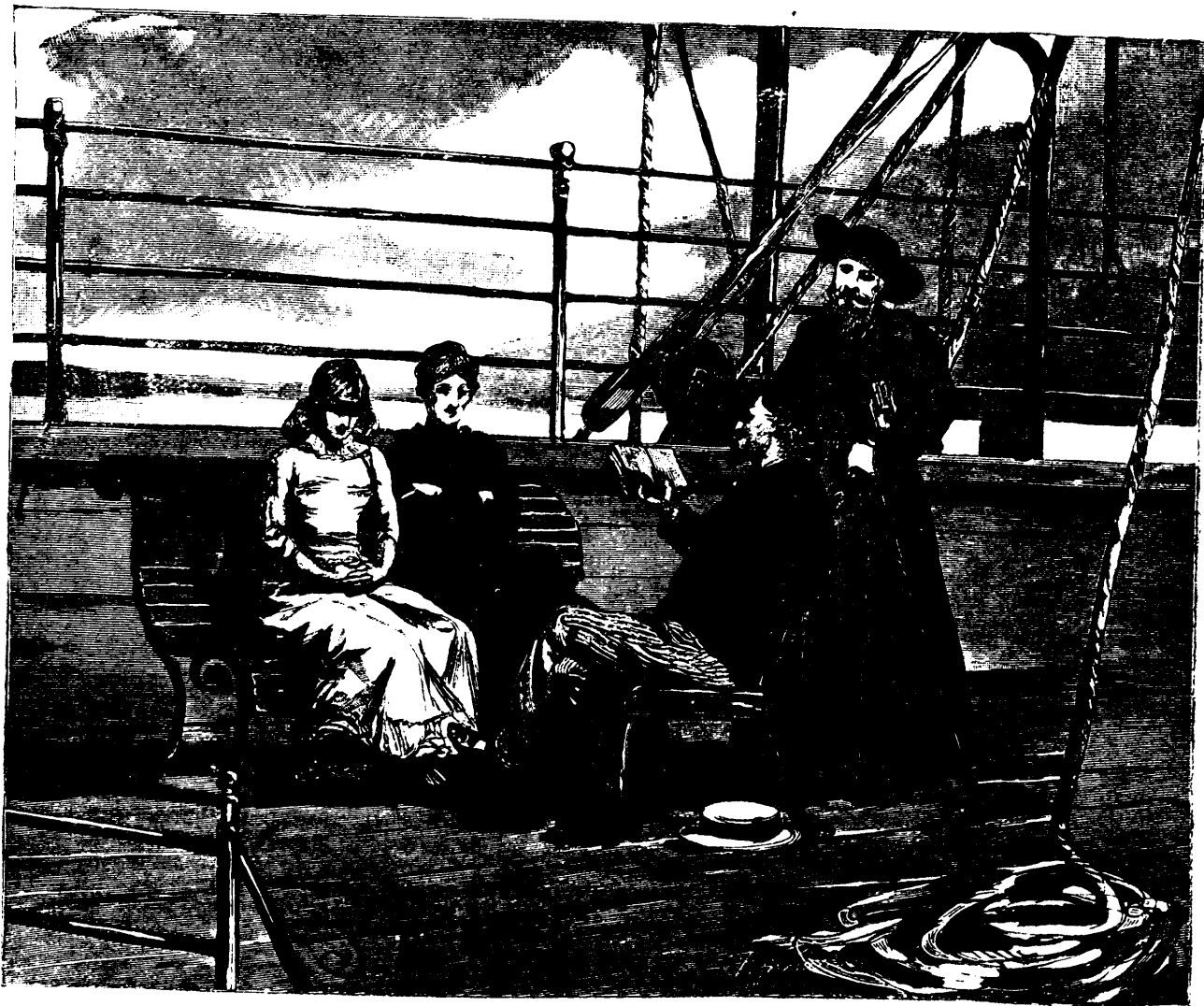
L'une d'elles portait imprimée en gros caractères cet en-tête :

ROYAL MAIL STEAMSHIP CIE (LIMITED).

Puis au-dessous, écrits à la main, ces mots :

Kingston (Jamaïque) : St. Medway, arrivé le 17 à 2 h. Partira le 19 pour Colon.

Pierre Miquet devint tout pâle.



La veille, il avait lu quelques passages des Méditations. — Voir page 16, col. 1

Puis se tournant vers un employé qui écrivait derrière un guichet grillé

—Combien faut-il de temps pour venir de Kingston ?

—Deux jours, répondit l'homme sans lever la tête.

Sans cette indifférence, il se fut aperçu peut-être du tremblement nerveux dont furent agités les traits de Pierre Miquet.

Celui-ci balbutia un inintelligible remerciement, traversa la salle d'un pas rapide et sortit du bureau.

Si quelqu'un lui avait tâté le pouls en ce moment, il eût constaté assurément qu'il avait la fièvre.

—La dépêche est d'hier, murmura-t-il, il arrive dans trois jours.

Et son visage prit une expression farouche, ses lèvres se tordirent en un rictus haineux, tandis

que ses poings se serraient dans une crispation convulsive.

A quels calculs se livrait donc son imagination malfaisante ? Quelles sinistres espérances hantaient son cerveau malade ?

Peut-être voyait-il, dans un rêve de colère envieuse et jalouse, un de ces mortels abordages qui font couler un bâtiment à pic, ou bien le *Medway* entraîné par un cyclone, les passagers affolés, se tordant les bras, appelant vainement au secours et le navire sombrant dans l'abîme.

Et Jacques était perdu, il ne reviendrait pas à Colon, insulter à la misère de son cousin ; enfin, la terrible déveine l'avait touché, lui aussi, d'une façon irréparable ; il se débattait vainement cette fois, la mer l'avait englouti ! . . .

Ces coupables hallucinations semblaient l'avoir fatigué plus qu'une marche forcée ; par moments, il trébuchait et s'arrêtait pour éponger la sueur qui mouillait son front ; sa langue desséchée lui brûlait le palais, une soif intense le dévorait.

Alors, il se rappela que sa femme lui avait donné une piastre et il entra dans un bar.

Là, il chercha le coin le plus obscur et s'y glissa.

S'il avait besoin de repos, il avait plus encore besoin d'isolement . . . pour se complaire et se bercer dans ses rêves cruels.

Il s'était fait servir et buvait lentement, à petites gorgées, sans cesser de voir les funèbres tableaux créés par son infernale imagination.

Et il s'absorbait dans ses criminelles pensées, les yeux fixes, le regard éteint dans une sorte d'ivresse cérébrale, ne voyant les gens qui circulaient, jouaient et brayaient autour de lui, que comme des ombres vagues à travers un brouillard, indifférent au bruit des conversations qui frappaient son oreille.

Soudain il tressaillit et se redressa comme un homme brusquement interrompu dans son sommeil.

Une ombre se dressait devant lui... une voix venait de prononcer son nom.

Pierre Miquet regarda avec des yeux hagards ; il était tellement perdu dans ses rêves qu'il se passa quelques secondes avant qu'il pût reprendre ses sens.

—Diavolo ! dit l'homme à voix basse, il paraît que nous sommes dans une heure de mélancolie.

Pierre Miquet tressaillit en reconnaissant Giovanni Corda, mais il ne répondit pas.

—Auriez-vous donc absorbé une bouteille de gin, pour être abruti à ce point ? demanda l'Italien en s'asseyant en face du jeune homme.

—Non, fit Pierre laconiquement.

—Je vous ai vu passer tout à l'heure, poursuivit l'entrepreneur, je sortais du restaurant ; je vous ai emboîté le pas ; vous n'aviez pas l'air de bonne humeur.

—En effet, gronda Pierre.

Un sourire crispa les lèvres minces de Corda :

—Pauvre garçon, murmura-t-il d'un ton de pitié hypocrite, c'est la faute de la roulette, n'est-ce pas ? Vous avez filé les deux cents piastres ?

Le jeune homme fit un signe affirmatif.

—Je m'en doutais.

L'Italien hochait la tête, et, en ricanant, ajouta :

—Savez-vous bien que, si vous y allez de ce train-là, vous serez cher à entretenir ?

Et, comme le jeune homme gardait le silence, il poursuivit d'une voix insinuante :

—Mais je suis indulgent, moi, vous le savez, et je ne veux pas vous laisser dans la peine.

Giovanni jeta les yeux autour de lui pour bien s'assurer qu'ils étaient isolés et qu'aucune oreille indiscreète ne pouvait entendre leur conversation.

Alors, baissant la voix davantage et s'allongeant sur la table pour que ses lèvres fussent plus près de l'oreille de Pierre Miquet, il lui dit :

—Je vous avais donné rendez-vous dans huit jours, mais le moment de nos petites combinaisons est plus proche que je ne le croyais... c'est tout de suite que je vais avoir besoin de vous ; il faudra donc venir dans deux jours, au chantier—vous entrerez immédiatement en fonctions.

Miquet accueillit ces paroles avec un imperceptible froncement de sourcils.

Après quelques secondes, il répondit néanmoins :

—J'y serai.

—Il faut que je vous explique ce que j'attends de vous, murmura l'Italien ; il y a dans le nombre de mes ouvriers des gaillards assez disposés, à mettre le désordre dans le chantier ; ce matin, par exemple, ils ont voulu incendier le pavillon.

—Je les ai vus, dit le jeune homme froidement. Giovanni parut contrarié.

—Ah ! vous étiez là, fit-il ; j'étais un peu en retard... ils n'ont pas voulu attendre... ils se sont impatientés...

—Et vous désirez que je commande la patience à des hommes auxquels on fait attendre la paie ? demanda Pierre avec un sourire ironique.

—Mais, il ne s'agit pas de cela, répondit l'entrepreneur ; écoutez moi et comprenez bien...

—Vous voulez que je les dénonce ?

—Au contraire...

Pierre regarda Giovanni, en homme qui attend des éclaircissements

—Il faut, continua l'Italien, vous faire bien venir d'eux, provoquer leurs confidences, les encourager, enfin, avoir l'air de soutenir leurs intérêts au détriment des miens...

—Je comprends, fit Pierre en fronçant les sourcils.

—Vous aurez bien vite gagné leur confiance... et moi, je serai brusque avec vous... insolent même... Quand je vous ferai des observations, vous me regarderez... tenez, comme vous m'avez regardé tout à l'heure... de cette façon, on ne se défera pas de vous.

—Très bien, dit Pierre Miquet... et, pour cela, vous ne m'offrez que deux cents piastres par mois ?

—Ne vous ai-je pas dit qu'il y aurait des gratifications à part ?

—D'avance !

—La moitié seulement.

Pierre courba les épaules.

—Je n'ai pas de quoi acheter des vêtements propres, grommela-t-il d'un ton découragé.

L'Italien répliqua avec empressement :

—J'ai réfléchi ; il est préférable que vous restiez vêtu ainsi ; les ouvriers vous verront d'un meilleur œil.

—Passe pour le costume ; mais il me faut une nouvelle avance, puisque j'ai perdu ce que vous m'aviez donné.

—Eh bien ! je vais vous avancer encore dix piastres pour aller jusqu'à la fin de la semaine.

—Dix piastres ! murmura Pierre ; mais c'est tout juste de quoi manger.

—Mon cher ami, répliqua l'Italien en lui glissant l'argent, c'est dans votre intérêt... et aussi dans le mien ; quand vous m'aurez rendu service, je vous récompenserai plus largement que vous ne croyez... Au revoir et soyez exact.

Et l'entrepreneur, se levant aussitôt, s'éloigna.

Quelques instants plus tard, Pierre Miquet sortit à son tour.

Il passa devant une maison de jeu, s'arrêta, hésita un moment et poursuivit son chemin.

Puis, brusquement, comme obéissant à une idée fixe, il se retourna et hochant la tête dans la direction de Giovanni Corda :

—Ah ! gronda-t-il, tu peux m'attendre à ton chantier !... Dans deux jours, le *Medway* sera ici et, s'il plaît au diable, je n'aurai pas besoin de toi.

#### V.—A BORD DU "MEDWAY"

Pendant qu'avait lieu, à Colon, entre Pierre Miquet et Giovanni Corda, l'entretien rapporté dans le chapitre précédent, une scène pleine d'animation se passait à bord du *Medway*, grand steamer de quatre mille tonneaux, appartenant à la Royal Mail Steamship Company, de Liverpool, à ce moment au quai de Kingston.

Le premier coup de cloche annonçant le départ venait de tinter et ceux des passagers qui avaient profité des vingt-quatre heures de relâche pour visiter un peu l'île, étaient déjà remontés à bord.

Sur le quai, vis-à-vis de la passerelle, une foule se pressait, bariolée et grouillante, pleine d'animation et de gaieté.

C'étaient des insulaires des deux sexes, embauchés comme ouvriers à destination du canal et auxquels les parents et les amis faisaient la conduite.

Ils étaient chargés des objets les plus variés : malles, caisses, sacs de nuit, lits de camp ; quelques-uns même emportaient des *rocking-chairs* (fauteuils à bascule) ; d'autres avaient à la main des cannes à sucre. Les femmes étaient affublées de toilettes claires, comme le dimanche ; les hommes avaient des pantalons propres et des paletots sans accrocs.

Et tout ce monde là remuait, criait, gambadait, chantait même.

Second coup de cloche.

Chacun posa ses colis à terre, pour pouvoir serrer plus commodément dans ses bras les êtres qui lui étaient chers et qu'il laissait sur la terre natale.

Puis, par escouades, les émigrants s'engagèrent sur la passerelle, donnant, avant de mettre le pied à bord du navire, leur nom à un individu qui pointait au fur et à mesure sur une grande liste.

Ensuite, ils se répandaient sur le pont, à l'avant, où un emplacement leur était réservé et où ils se casaient tant bien que mal.

Troisième coup de cloche.

La machine poussa un sifflement strident, un commandement retentit ; en un tour de main la passerelle fut enlevée, les amarres larguées et l'hélice se mit à battre les flots bleus.

Le navire s'éloignait lentement, accompagné par les cris de la foule assemblée sur le quai, remuant les bras, agitant des mouchoirs, envoyant des baisers, faisant même tomber au milieu des émigrants une grêle d'oranges, en signe de suprême adieu.

—Pauvres diables ! murmura un prêtre qui, accoudé à l'arrière sur la balustrade, avait suivi toute cette scène d'un œil attristé.

—Pourquoi les plaindre ? monsieur l'abbé, répliqua aussitôt un passager qui se trouvait à côté de lui... ces gens ne paraissent point se trouver malheureux... et puis, rien ne les force...

—Savent-ils que c'est la mort qu'ils vont chercher là-bas ?

L'autre haussa les épaules.

—Pour ces gens là, la mort n'est rien... ce sont les dollars qui sont tout.

Le prêtre eut un hochement de tête.

—Les dollars... les dollars... murmura-t-il en récoltant-ils tant que cela ?

Le passager riposta vivement :

—N'avez-vous donc pas vu, affichée sur les murs de Kingston, la liste officielle des sommes laissées par les ouvriers morts à Panama ? Il y en a qui s'élèvent jusqu'à dix-neuf livres sterling.

—Non, mon cher monsieur, répondit le prêtre, je n'ai vu que le nombre des morts... et il est considérable.

—Eh ! que voulez-vous, monsieur l'abbé, répliqua l'autre avec fermeté, on ne gagne pas de bataille sans laisser des morts et des blessés sur le terrain.

—Oui, oui, je sais que vous prenez feu et flamme lorsqu'on aborde la question du Canal, répliqua le prêtre en souriant finement, et vous avez vos raisons pour cela.

—Quand bien même mes convictions personnelles ne me pousseraient pas à penser que la France fait là une œuvre grandiose et patriotique, répliqua le passager, le fait seul d'appartenir à la Compagnie me commanderait de parler ainsi que je le fais.

Le prêtre posa amicalement la main sur le bras de son compagnon.

—Là, là, monsieur Miquet, fit-il ; ne prenez point mes paroles en mauvaise part... au surplus, je m'étais déjà promis de laisser de côté ce sujet de conversation... là où vous voyez patriotisme, je vois, moi, spéculation... quand vous parlez de combattants tombant sur le champ de bataille, je pense, moi, à des pauvres victimes honteusement exploitées.

—Par la Compagnie ! s'écria vivement le jeune homme.

—Non, je ne vais pas jusque-là. Ceux qui se trouvent à la tête de l'entreprise peuvent parfaitement ignorer ce qui se passe... mais j'ai là-dessus, voyez-vous, des renseignements tellement certains, qu'en vérité ces malheureux m'inspirent une pitié profonde.

En achevant ces mots, le prêtre désignait d'un hochement de tête les Jamaïcains qui causaient bruyamment à l'avant.

Après un moment de silence, Miquet répliqua :

—Ces choses, je préfère ne pas les connaître... elles me feraient peut-être prendre en dégoût la situation que j'occupe à la Compagnie et cette situation, vous le savez, monsieur l'abbé, va me permettre d'apporter quelque adoucissement à la position malheureuse de ma mère...

—Oui, je sais, je sais, mon cher enfant, dit le prêtre d'un ton paternel ; vous êtes un bon cœur et je m'en veux d'avoir, par quelques paroles, apporté le trouble dans votre conscience.

En même temps, il prenait entre les siennes les mains de Jacques Miquet et les serrait cordialement.

Dès le premier abord, l'abbé Rigal et le jeune ingénieur s'étaient sentis attirés l'un vers l'autre par une sympathie réciproque.

C'étaient deux esprits droits, deux intelligences actives, deux hommes pénétrés au plus haut degré du sentiment du devoir.

Jacques s'expatriait pour faire à sa mère une vieillesse moins pénible.

L'abbé Rigal allait à l'hôpital de Colon, en qualité d'aumônier, pour remplacer un autre prêtre dévoué dont les forces n'avaient pu supporter le climat de la Colombie.

—Monsieur l'abbé, disait l'ingénieur, votre courage est bien au-dessus du mien ; car moi, je poursuis un but matériel... je désire, en travaillant, obtenir une rémunération honorable : je songe même à la fortune ; tandis que vous, c'est le pur dévouement qui vous entraîne ! Votre mission est toute d'abnégation, vous ne cherchez ni la gloire ni l'argent... vous n'avez pour but que de consoler ceux qui souffrent.

—Vous faites ce que vous devez faire, mon cher ami, répondait le prêtre ; et, agissant ainsi, vous accomplissez la volonté de Dieu. Celui qui scrute les cœurs ne demande pas à tous les hommes les mêmes bonnes actions... Si j'ai le désir d'être un bon prêtre, vous vous conduisez comme un bon fils.

Et il ajouta avec un sourire :

—Par conséquent, nous sommes en règle tous les deux avec notre cœur et notre conscience.

D'un caractère timide, surtout depuis qu'il était devenu pauvre, Jacques n'avait guère cherché à se lier avec les autres passagers.

S'il voyageait en première classe, d'ailleurs, c'était pour la raison toute simple que la Compagnie du canal lui avait offert le passage dans ces conditions ; autrement il se serait reproché de dépenser pour lui une somme, si mince qu'elle fût, qu'il aurait pu donner à sa mère.

Aussi, durant les premiers jours de la traversée, avait-il vécu solitaire, se contentant d'adresser au capitaine et aux officiers quelques paroles banales, les mêmes que prononcent tous les passagers quand ils parlent aux officiers du paquebot sur lequel ils effectuent une traversée.

Il mangeait vite, le nez dans son assiette ou bien les yeux rivés sur quelque revue scientifique ; puis après le repas, il montait sur le pont, faisait une promenade hygiénique et rentrait dans sa cabine où il se mettait à travailler, n'interrompant ses études que pour écrire à sa mère.

Mais son air triste, sa réserve, sa taciturnité lui avaient, sans qu'il s'en doutât, attiré la sympathie de son voisin de table, l'abbé Rigal !

Et un beau jour qu'au milieu du repas une discussion avait éclaté entre les convives, à propos du Canal interocéanique de Panama, Jacques Miquet avait cru devoir sortir du mutisme absolu dont il s'était fait une règle, pour répliquer à ceux qui portaient contre la Compagnie des accusations graves.

De ce nombre se trouve l'abbé Rigal.

La discussion, sortant des généralités, aborda bientôt les côtés techniques de la question, si bien que les autres passagers s'en désintéressèrent, et pour cause.

Seuls l'ingénieur et le prêtre continuèrent à causer, examinant courtoisement, point par point, la question qui les divisait.

En quittant la table, les deux hommes montèrent sur le pont et se promènèrent longuement, de l'avant à l'arrière, sans cesser de discuter et Jacques Miquet finit par inviter l'abbé Rigal à descendre dans sa cabine pour qu'il pût mettre sous ses yeux des plans et des devis qui le convaincraient.

De cette conversation, tous deux sortirent en conservant au cœur leur conviction intacte, mais emportant l'un pour l'autre une profonde estime.

En dépit de la sauvagerie naturelle de son caractère et de la tristesse profonde qu'il éprouvait à se séparer de sa mère, Jacques Miquet fut contraint de lier connaissance avec plusieurs personnes dans le cercle desquelles l'abbé Rigal était admis.

Et parmi ces personnes, il s'en trouvait deux vers lesquelles un instinctif sentiment de sympathie l'avait poussé tout de suite et desquelles cependant il s'éloignait avec un parti pris inconcevable.

C'étaient deux dames, la mère et la fille.

La mère, une grande femme sèche, aux traits anguleux, mais sur les lèvres de laquelle courait souvent un sourire plein de bonté, la mère était d'origine irlandaise ; ses cheveux gris roulés en tirebouchons, à la mode de 1830, tombaient de chaque côté de son visage long et parcheminé ; en outre, elle portait des lunettes bleues pour préserver sa vue, qu'elle avait fort mauvaise, contre l'éclat de la réverbération du soleil sur l'Océan.

Quant à la fille, qui pouvait bien avoir vingt ans, son visage avait la transparence bistrée des créoles ; son nez droit et ouvert, aux narines roses bien découpées, accusait une fermeté de caractère peu commune ; ses lèvres un peu pâles et d'un dessin adorable s'ouvraient à tout moment dans un sourire gracieux, découvrant l'émail éclatant de ses dents.

Le menton, un peu carré, se creusait en une petite fossette qui donnait à sa physionomie un air enfantin, tout charmant.

Ses cheveux ondulés naturellement tombaient en mèches dorées sur ses épaules et se frisaient en petites boucles folles sur le front haut et pur comme de l'ivoire.

Les yeux...

Les yeux étaient cachés par un bandeau de soie noire et la pauvre enfant ne pouvait faire un pas sans être appuyée sur le bras de sa mère.

Dès le premier jour, ce triste spectacle d'une eune aveugle conduite par une vieille femme avait

attendri tous les passagers et Jacques particulièrement, que l'état de son âme rendait, plus que tout autre, sensible aux malheurs d'autrui.

Aussi lorsque, le lendemain de sa grande discussion sur le canal de Panama, il avait vu l'abbé Rigal saluer sur le pont la vieille dame, le jeune homme avait-il posé à son nouvel ami cette question :

— Quelles sont donc ces dames ?

— La mère et la fille.

— Comme elles se ressemblent peu ! s'écria malgré lui le jeune ingénieur.

Le prêtre sourit.

— Voilà une exclamation que je n'entends pas pour la première fois, répondit-il.

— Les connaissez-vous donc depuis longtemps ?

— J'ai fait avec elles le voyage de Paris à Liverpool... en wagon, j'ai eu l'occasion de leur rendre quelques menus services et voilà comment j'ai appris que cette vieille dame, une catholique irlandaise, est la femme du général Mendès y Tendura, un des officiers les plus estimés, paraît-il, de la Colombie et qui descend d'une famille espagnole, jadis toute puissante au Mexique.

— Je m'explique alors, murmura Jacques Miquet, pourquoi sa fille a le type créole.

— Elle tient de son père, répliqua l'abbé.

— Heureusement pour elle, ajouta le jeune homme.

— La mère est une si bonne personne... et si pleine de dévouement... A la suite d'une maladie grave, sa fille a été atteinte de cécité... il y a de cela cinq ou six ans ; depuis ce temps-là, la pauvre mère a parcouru les deux Amériques à la recherche d'un médecin capable de guérir son enfant. Enfin, en désespoir de cause, elle a pris son courage à deux mains et a fait la traversée d'Europe pour soumettre la maladie de sa fille à un médecin de Paris. Bien lui en a pris, car après un traitement de plusieurs semaines, sa fille a été opérée de la cataracte et l'opération a merveilleusement réussi.

L'ingénieur qui avait écouté l'explication du prêtre avec un intérêt visible, demanda :

— En ce cas, si l'opération a réussi, pourquoi ce bandeau ?

— C'est, paraît-il, le médecin qui l'a exigé pour protéger les yeux de la malade contre l'air de la mer.

Et il ajouta :

— Certes, ce doit être pour la pauvre enfant un intolérable supplice que de retarder encore le moment où elle pourra revoir la lumière du soleil ; mais serait-ce la peine d'avoir fait un si long voyage et d'avoir résisté à tant d'émotions pour compromettre le succès obtenu.

En achevant ces mots, le prêtre passa son bras sous celui du jeune homme.

— Venez, dit-il, je vais vous présenter à ces dames.

Et comme Jacques Miquet résistait, l'abbé ajouta :

— Je ne vous dirai pas de le faire par intérêt, bien que le général soit, paraît-il, là-bas, un personnage influent et que sa maison, fort bien fréquentée, doive être très agréable ; mais faites-le pour ces dames... Vous voyez, elles sont toujours seules, mangent à part dans leur cabine et n'ont d'autres distractions que les quelques entretiens que j'ai avec elles, puisque la mère a les yeux trop malades, elle-même pour pouvoir faire la lecture à sa fille... Allons, venez.

Ce disant, il entraîna l'ingénieur vers un coin écarté du pont où les deux dames, assises l'une à côté de l'autre, respiraient silencieusement la brise marine.

— Ah ! voilà M. l'abbé, dit la femme du général dont le visage triste s'égayait en voyant le prêtre se diriger vers elle.

Cependant l'abbé Rigal s'était approché, et s'inclinant tout en désignant de la main son compagnon :

— Mesdames, dit-il, permettez-moi de vous présenter un de nos compagnons de voyage, M. Jacques Miquet, ingénieur français attaché à la Compagnie du canal, qui va rejoindre son poste à Panama.

— Présenté par vous, riposta la vieille dame

avec un accent britannique très prononcé, monsieur ne peut être que le bienvenu :

Et, regardant le jeune homme avec un sourire triste, elle lui dit :

— Mais, hélas ! monsieur, ce n'est guère gai la compagnie d'une femme âgée et d'une infirme.

Jacques Miquet répliqua :

— Les cœurs tristes se cherchent, madame, et les sympathies n'ont point d'âge.

Spontanément la femme du général tendit la main au jeune homme qui la serra respectueusement.

— Eh bien ! monsieur, dit-elle avec enjouement, mettons nos tristesses ensemble ; peut-être de ce mélange sortira-t-il un peu de gaieté.

Et voilà comment s'étaient établies des relations entre Jacques Miquet et la famille du général Mendès y Tendura, relations qui devenaient de plus en plus intimes à mesure que le voyage approchait de sa fin.

Un jour, comme après le déjeuner l'abbé Rigal et son compagnon rejoignaient, suivant leur habitude, ces dames sur le pont, la vieille Irlandaise dit au prêtre :

— Ah ! monsieur l'abbé, je vous attendais avec impatience.

— Et pourquoi donc, madame ? demanda-t-il... En quoi puis-je vous être utile ?

— Il s'agit de Merced, répliqua-t-elle.

— Ah ! mère... implora la jeune fille.

— Non, pas du tout, insista la femme du général. Tu n'es pas raisonnable et je t'ai dit que j'en parlerais à M. l'abbé.

Jacques regarda la jeune fille et remarqua qu'une subite rougeur colorait ses joues.

— C'est singulier, pensa-t-il, on dirait qu'elle a pleuré.

Le prêtre s'était assis près de la jeune fille et, affectueusement, lui avait pris les mains.

— Voyons, dit-il d'une voix pleine de bonhomie, qu'est-il arrivé et qu'avez-vous fait de si grave pour que mon intervention soit si nécessaire ?

Il ajouta, avec un sourire malicieux, en regardant la mère :

— Parlez, madame, dites-moi de quel crime s'est rendue coupable mademoiselle votre fille.

— Ne plaisantez pas, monsieur l'abbé... Merced ne s'est-elle pas avisée, ce matin, de vouloir enlever son bandeau.

— Ce n'est pas possible ! exclama le prêtre.

— Si, parfaitement si, insista Mme Mendès y Tendura, et j'ai eu toutes les peines du monde à l'empêcher de commettre cette folie.

— Ce serait une folie, en effet, riposta l'abbé Rigal.

Puis s'adressant à la jeune fille :

— Comment ! ma chère enfant, dit-il, c'est vous que je connais si sage, si raisonnable, si patiente... vous dont j'admire la résignation chrétienne, c'est vous qui voudriez faire une chose semblable... mais songez donc que ce serait bien mal remercier le bon Dieu du miracle qu'il a fait en votre faveur que de compromettre, par un enfantillage, les résultats d'une opération si difficile. Vous avez recouvré la vue, dans quelques jours ce bandeau tombera et vous pourrez alors admirer ce beau soleil et cette nature superbe ; mais songez qu'une rechute pourrait vous plonger dans la nuit pour le restant de votre vie.

La jeune fille écoutait parler le prêtre, la tête baissée, la face grave, les lèvres muettes.

Peu à peu son teint avait repris sa pâleur transparente ordinaire et deux larmes, roulant silencieusement, vinrent tomber sur les mains du prêtre.

Celui-ci, tout surpris de cette douleur—car il sentait qu'il y avait là-dessous plus qu'un caprice, qu'un enfantillage—cherchait dans sa tête quelle cause pouvait bien avoir produit en Merced un semblable changement.

Pour faire diversion, Jacques dit à son tour, d'un ton plaisant :

— En vérité, mademoiselle, je ne vous cacherai pas que vous ne perdez pas grand chose à ne pouvoir contempler nos compagnons de voyages... des Anglais anguleux, des Allemands balourds, des Espagnols taciturnes et... Je vous certifie que le tableau que présente le pont, en ce moment, est peu fait pour vous donner de l'humanité une belle opinion.



En entendant la voix du jeune ingénieur, les pommettes de la jeune fille s'étaient colorées de nouveau ; en même temps ses mains avaient tremblé légèrement dans les mains du prêtre.

Celui-ci fixa attentivement ses regards sur Merced.

Le visage tourné du côté où se trouvait l'ingénieur, elle attendait qu'il parlât encore.

—Tiens, tiens ! pensa le prêtre, voilà qui serait singulier.

Et il ajouta avec un sourire plein de bonté :

—Les vœux de Dieu sont impénétrables.

Jacques poursuivit :

—Dois-je continuer la lecture commencée hier ?

—Oh ! oui, répondit Merced en s'animant soudain, vous lisez si bien les vers !

L'ingénieur avait trouvé dans la bibliothèque du bord les œuvres de Lamartine et, la veille, il avait lu quelques passages des *Méditations*.

Et la vie s'écoulait ainsi, calme et douce, entre ces quatre personnages, isolés par la délicatesse de leurs sentiments et la tristesse de leur âme, au milieu des cents cinquante passagers du *Medway*.

Le jeune ingénieur s'habitua peu à peu à cette vie commune avec Merced et Mme Mendès y Tendura.

Il lui semblait être au sein d'une nouvelle famille.

La générale en arrivait à le traiter presque comme un fils, et souvent elle lui confiait le soin de conduire les pas mal assurés de Merced, lorsque la jeune fille exprimait le désir de faire sur le pont une petite promenade.

Et une douce intimité s'établissait progressivement entre ces quatre personnes, si bien faites pour s'entendre, car les deux femmes étaient de ferventes catholiques, et Jacques n'avait jamais laissé s'affaiblir dans son âme les sentiments religieux dans lesquels sa mère, pieuse et douce femme, l'avait élevé.

Et le jeune homme, délicieusement attendri par ce rôle fraternel, rêvait, en se retrouvant seul dans sa cabine, que Merced serait une charmante femme, et que Mme Miquet serait bien heureuse de l'appeler sa fille.

Mais qui était-il pour oser former un tel rêve ?

Un malheureux, sans fortune, obligé d'aller chercher, sous un climat mortel, son pain quotidien, un aventurier devant lequel se fermerait, sans nul doute, la porte du général s'il laissait entrevoir qu'il avait jamais eu l'audace de lever les yeux sur une héritière.

—Qu'avez-vous donc ? lui demandait l'abbé Rigal en constatant, chez son jeune compagnon, pendant les derniers jours du voyage, des changements d'humeur incompréhensibles.

Et Jacques mettait sur le compte du spleen son visage soucieux et ses sourires amers.

Le bon prêtre hochait la tête d'un air entendu en écoutant distraitemment l'explication fournie par l'ingénieur ; puis il passait à un autre sujet, non toutefois sans avoir murmuré un " hum ! " plein de sous-entendus.

Telle était la situation, lorsque le *Medway* quitta le port Kingston.

—Capitaine, demandaient plusieurs passagers au moment où l'on allait servir le café, quand pensez-vous que nous arriverons en vue de Colon ?

—Mais, si le temps se maintient aussi beau et la mer aussi calme, répondit le marin, demain soir nous apercevrons les feux de Port-Limon.

—Mais croyez-vous que le temps ? . . .

—Quant à cela, je ne puis répondre de rien. Un coup de vent est si vite arrivé . . . Cependant, jusqu'à présent rien ne le fait prévoir.

Non seulement depuis plusieurs jours la mer s'était montrée exceptionnellement clémente, mais elle était en ce moment aussi calme qu'un lac, ce qui aurait fait le désespoir d'un voilier.

Le paquebot, lui, n'en filait que plus rapidement, et ceux des passagers pour lesquels le roulis et le tannage avait de douloureux inconvénients, étaient très satisfaits de pouvoir circuler sur le pont ni plus ni moins que s'ils avaient été sur la terre ferme.

—Capitaine, dit tout à coup une jeune fille qui accompagnait son père, fonctionnaire espagnol qui s'en allait rejoindre son poste, capitaine, voulez-vous que je vous donne une idée ?

—A quel sujet, miss ? demanda l'officier en souriant.

—A propos de notre arrivée à bon port.

—Voyons cette idée.

—Ce serait d'organiser un grand bal pour la dernière soirée que nous passerons à bord.

Une salve d'applaudissements accueillit cette proposition.

Le commandant s'inclina.

—Il sera fait ainsi que vous le souhaitez, miss, répondit-il. Demain soir, l'état-major du *Medway* aura l'honneur de vous offrir à danser.

Comme bien on pense, le bal n'avait pour Jacques Miquet aucune attraction.

Tandis, que sur le pont, toute la jeunesse du bord se livrait avec entrain aux douceurs de la valse et de la polka, à l'abri d'une tente toute lambrissée de drapeaux et illuminée avec des lanternes vénitienne, le jeune ingénieur, enfermé dans sa cabine, écrivait à sa mère.

Ou plutôt il terminait la lettre qu'il avait commencée depuis son départ et qui devait constituer une sorte de journal de voyage, dans lequel la pauvre femme trouverait consignés, jour par jour, tous les incidents auquel son cher fils avait été mêlé, durant la traversée.

.....  
" Mardi, 8 heures du soir.—Encore quatre heures et nous aborderons à Colon. Ce voyage qui m'effrayait tant sera donc terminé puisque j'aurai mis le pied sur la terre ferme. Dans trois heures c'en sera fait aussi des habitudes que j'avais contractées . . . trop facilement hélas ! . . . J'aurai dit adieu à Mme Mendès y Tendura et à sa fille . . . Ah ! pauvre maman, comme elle est charmante et combien profondément restera gravée dans mon cœur sa silhouette gracieuse et virgine ! . . . Comme un enfant, vois-tu, j'ai rêvé durant toute cette traversée ; je croyais, j'espérais que ce songe était vague et sans précision ; je m'étais trompé et le réveil me prouve combien j'ai été imprudent . . .

" Pauvre maman, je suis bien malheureux ! et cependant, comme tu l'aimerais cette jeune fille si parfaite, si bien élevée, si douce, si pieuse ! . . . Mais le général occupe en Colombie une haute situation, il est riche, sans doute, et moi j'ai ma position à faire ; de plus, jamais je ne voudrais devoir ma fortune à ma femme . . . sans cela, peut-être Merced consentirait-elle à devenir ma femme ; elle est pour moi comme une sœur ; quant à sa mère—ne va pas être jalouse au moins—elle s'est prise d'une grande affection pour ton fils . . .

" J'ai eu tort, je le sens maintenant, de me laisser aller ainsi que je l'ai fait à la douceur de ces relations ; j'aurais dû avoir plus d'énergie et me tenir dans mon petit coin, ainsi que je l'avais fait durant les premiers jours . . . mais je me sentais si seul, loin de toi, loin du pays, que la première pression de main amicale m'a fait un bien que tu ne peux t'imaginer . . . Heureusement ! cela va bientôt être fini . . . chacun de notre côté . . . dussé-je passer pour un grossier personnage ou pour un ingrat, je ne leur rendrai pas visite à Panama, ainsi qu'elles m'en ont prié . . . Non, c'est fini . . . bien fini . . . "

Arrivé là, Jacques posa sa plume, mit ses deux coudes sur la table et, plongeant sa tête dans ses deux mains, il murmura soucieusement :

—Fini ! Est-ce que je dis la vérité en écrivant ce mot ? Est-ce bien fini ? . . .

Et il poussa un profond soupir.

En ce moment on frappa à la porte de sa cabine.

—Qui est là ? demanda-t-il, en jetant une feuille de buvard sur sa lettre inachevée.

—Ouvrez, c'est moi, répondit-on.

Surpris en reconnaissant la voix de l'abbé Rigal, le jeune ingénieur se leva.

—Vous, monsieur l'abbé, s'exclama-t-il.

—Eh oui, moi ! riposta gaiement le bon prêtre, moi qui viens vous chercher, puisque vous vous cachez au moment du combat.

—Du combat ! répéta Jacques, qu'entendez-vous par là ?

—J'entends . . . j'entends que votre place n'est pas ici mais là-haut, sur le pont où l'on danse.

Jacques Miquet secoua la tête tristement.

—Ma place n'est pas là où l'on s'amuse, répliqua-t-il.

—Votre place, en qualité de Français et d'homme galant, est là où l'on a besoin de vous.

—On a besoin de moi, et qui donc, mon Dieu ? interrogea le jeune homme, qui, sans en comprendre la raison, sentit son cœur battre un peu plus fort.

L'abbé Rigal sourit.

—Mlle Merced qui, prise de la nostalgie de la valse, réclame votre bras pour danser un peu.

L'ingénieur fixa sur le prêtre des yeux dans lesquels était peint un tel ahurissement, que le sourire de l'abbé se transforma en un large et franc éclat de rire.

—Ce n'est pas possible ! murmura Jacques tout décontenancé ; Mlle Mendès y Tendura est aveugle et . . .

—Grand enfant ! répliqua l'abbé Rigal, si vous croyiez que tout le monde est comme Mlle Merced et que je ne vois point, moi, ce que vous croyiez bien caché.

Puis, sans donner au jeune homme le temps de répliquer :

—Allons, venez, dit-il ; car il est tout au moins convenable que vous exposiez vous-même à Mme Mendès y Tendura les raisons pour lesquelles vous refusez de rendre à sa fille le service qu'elle vous demande.

Un quart d'heure après, sous le ciel étoilé, dans lequel brillait la lune douce et calme ainsi qu'une promesse de bonheur, Merced valsait au bras de Jacques Miquet.

Et l'abbé Rigal, appuyé au bastingage, les regardait en murmurant :

—Le joli couple, et que j'aurais de plaisir à bénir ce mariage-là !

## VI.—LA CHAMBRE NO 27

—Oui, mon général, répondit un employé, c'est bien le *Medway* qui vient d'être signalé par la vigie du port . . . Dans une heure il sera à quai.

Celui auquel s'adressaient ces mots était un homme d'une cinquantaine d'années, grand, maigre, sec, aux membres taillés à coups de serpe, aux articulations aiguës qui semblaient vouloir crever le complet de molleton blanc dont il était vêtu.

La lampe du bureau, l'éclairant en plein, laissait voir un visage martial, dont la peau tannée et retannée par les âpres baisers du soleil équatorial, avait une vague ressemblance avec un cuir de botte. Ses sourcils tout blancs surplombaient de petites paupières frangées de cils courts, battant sur une prunelle qui regardait franchement devant elle et dans laquelle se reflétait une grande droiture.

Le nez, un peu fort, à l'arête luisante comme le dos d'une lame de couteau, se recourbait à la façon de ceux des Bourbons, sur une épaisse moustache lanche dont les pointes tombaient militairement de chaque côté de la bouche ; enfin, pour achever de donner à cet ensemble une allure martiale, une longue barbe pendait du menton jusqu'au milieu de la poitrine.

Sur la tête, un casque en liège, comme on en porte dans les tropiques, mettait, de sa visière sur le haut du visage, un masque d'ombre qui brouillait un peu les traits et leur donnait une grande douceur.

C'était le général y Tendura qui venait attendre l'arrivée de sa famille.

En entendant la réponse de l'employé, son visage prit une joyeuse expression ; fébrilement il fouilla dans sa poche et en sortit une pièce de monnaie qu'il tendit à l'homme.

Celui-ci, plein de reconnaissance pour une libéralité à laquelle il n'était point habitué, lui dit :

—Si vous vouliez, mon général, vous pourriez aller à bord embrasser ceux que vous attendez ; car, d'ici que les formalités de douane de service sanitaire soient achevées . . .

—Comment dois-je m'y prendre ? demanda le général avec empressement.

—Vous n'aurez qu'à monter sur le remorqueur qui va aller audevant du steamer ; avec une piastre ou deux, ce sera, je crois, chose facile, et le canot du remorqueur vous mettra à bord avant que le service de santé ne soit arrivé.

(A suivre)